

JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe , & principalement de la Suisse.

DÉDIÉ AU ROI.

. . . . *Profit nostris in montibus ortum*
Enéide , liv. IX.

OCTOBRE 1782.



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.



JOURNAL

DE NEUCHÂTEL,

Les Jardins, ou l'art d'embellir les paysages : poëme en quatre chants, par M. Delille, de l'académie française. Neuchâtel, Société Typographique, 1782.

L'AGRÉABLE tâche que celle d'avoir à parler de poésie ! car enfin , quoi que puissent en dire quelques êtres disgraciés de la nature , je ne vois rien de comparable à la bonne , à la vraie poésie ; rien qui rende comme elle la pensée dans toute sa plénitude , avec tous ses accompagnemens (*a*) ; rien qui occupe & satisfasse , comme elle , tout - à - la - fois toutes les facultés intellectuelles ; rien qui affecte comme elle l'homme tout entier , l'oreille par l'harmonie , la raison par la pensée , l'esprit par l'expression , le cœur par le sentiment , l'imagination sur - tout (*b*) par la

(*a*) Il me semble que cette pensée , si on l'approfondit , doit réconcilier avec la poésie tout esprit vraiment philosophique.

(*b*) Je dis *sur-tout* , parce que , selon moi , c'est dans les images que consiste l'essence de la poésie.

A ij

beauté , la variété , le choix & la continuité des images.

Prenez la prose la plus travaillée & la plus parfaite , celle de Buffon ou de Rousseau : que lui manque-t-il pour être de la poésie ? Encore un degré de perfection de plus.

Que de choses dans une seule strophe & quelquefois dans un seul vers bien fait , pour qui fait les y voir ! Délayez ce seul vers dans une page de prose , & elle ne sera point trop insipide. Notre grand Haller , prosateur & poète , convenait , dit-on , que telle strophe d'une de ses odes lui avait plus coûté que tel volume de prose. Dans l'une il épuisait son esprit à resserrer , renforcer , embellir , tailler , pour ainsi dire , & enchâsser heureusement sa pensée ; mais la prose n'était qu'un jeu pour lui , & il comparait cette petite dépense d'esprit au travail de l'ouvrier qui , d'un seul grain d'or ductile , tire sans peine de quoi dorer un fil d'une longueur immense.

Voilà pourquoi Quintilien a raison de recommander beaucoup à l'orateur la lecture des grands poètes : il y trouve l'or dont il a besoin pour dorer son fil.

On ne fait plus assez de cas de la poésie ; on n'en sent plus assez tout le prix. *Qu'on nous fasse seulement de bonne prose !* disent des gens qui se croient bien philosophes , & qui le sont bien mal & bien peu. . . De la bonne prose est assurément préférable

à des vers mauvais ou médiocres : mais de la bonne poésie vaudrait mieux encore.

Quelle prose fait autant d'impression que de bons vers , se grave aussi aisément dans la mémoire , revient se présenter aussi souvent , aussi nettement , aussi vivement à l'esprit ? ... Oui , d'excellens vers sont le vêtement qui sied le mieux à la pensée , qui en marque le mieux , avec le plus de justesse & de délicatesse , qui en fait ressortir le plus avantageusement la physionomie & les traits , si cette expression peut être permise ; & je ne suis point surpris que l'antiquité nous ait dit que c'était le langage des dieux. S'ils parlent , l'expression poétique doit leur être naturelle , comme la seule complete : ils ne sauraient en avoir d'autre.

Que sont les détracteurs de la poésie ? Des gens qui se vantent d'avoir un sens moins que nous. Que sont les écrivains qui affectent de ne pas en faire de cas ? Des gens qui se vengent ainsi très-mal-adroitement de leur impuissance , & qui , n'ayant jamais su faire que de mauvais vers , voudraient bien pouvoir persuader à tout le monde qu'il n'y a pas grand mérite à en faire de bons.

Pour nous , qui n'avons pas cet intérêt , & à qui la nature n'a pas refusé ce *sens poétique* , ce *sixième sens* qui nous paraît manquer à quelques personnes , nous sentons toute la reconnaissance que nous devons aux grands poètes , & les fruits immortels de leurs veilles nous sont sacrés. Il n'y a point d'ouvrage

ges que nous relisons aussi souvent & avec autant de plaisir que les leurs ; & cependant , quelque soin , quelque application que nous mettions à les lire , jamais encore nous n'en avons relu aucun sans y retrouver toujours quelque beauté nouvelle : tant ils en sont pleins. C'est notre lecture favorite ; nous nous en nourrissons , nous en vivons , nous en avons la tête remplie ; machinalement & sans le vouloir , nous les apprenons par cœur. Poètes anciens & modernes , étrangers & nationaux , épiques , champêtres , lyriques , moraux , dramatiques , enjoués , didactiques même , pourvu qu'ils soient réellement poètes , nous voudrions tous les rassembler , nous en entourer , vivre au milieu de cette troupe d'élite.

Nous avons vu (a) que J. J. Rousseau appelle l'imagination une faculté consolatrice , dont l'usage légitime est de nous distraire du sentiment de nos maux , en nous transportant dans un autre univers , où elle nous crée une foule de nouveaux plaisirs. Mais sur quelles ailes s'élève-t-on vers ces plaines éthérées ? Sur celles de la poésie. Et qui nous les attache , ces ailes ? Qui enseigne , qui aide à notre imagination à prendre ce rapide essor ? Les grands poètes : ils ont imaginé pour nous , & nous n'avons qu'à imaginer après eux ; notre imagination prend son

(a) Dans son second dialogue de *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Voyez le Journal de juin , page 24.

vol & suit la leur sans fatigue ; ils lui ont ouvert la route. C'est par-là qu'ils sont précieux , qu'ils le deviennent de plus en plus , à mesure que notre propre imagination s'affaiblit , vieillit , devient stérile , languissante , indigente de secours : alors ils suppléent abondamment à la disette où nous nous trouvons. Ainsi l'on peut dire à juste titre que les poètes doivent être mis au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

Heureux celui qui se plaît dans leur commerce ! Il peut , quand il le veut , faire diversion à toutes ses inquiétudes , changer subitement la scène autour de lui , étendre , resserrer , varier à son gré l'horizon qui l'environne : la baguette magique des fées est entre ses mains.

Musis amicus , tristitiam & metus

Tradam protervis in mare Crëticum (a)

Portare ventis. . . (b)

(a) Un plaisant , de mauvaise humeur contre les vétilles de la critique , voulait qu'on lût *criticum*.

(b) Tant que je t'aimerai , divine poésie !

Tu charmeras les ennuis de ma vie.

La triste inquiétude & le sombre souci

Sont-ils faits pour ton favori ? . . .

Portez , vents orageux ! sur de lointaines plages

Tous ces obscurs nuages.

La sérénité règne ici.

Voilà à peu près en mauvais vers français le sens des vers latins d'Horace.

Où doit donc enfin nous conduire ce long portique ? dira peut-être un lecteur impatient. . . Au poëme *des Jardins*, lui répondrai-je. Eh ! n'en est-ce pas l'avenue toute naturelle ?

Si la France peut aujourd'hui se glorifier d'avoir un poëte, ce poëte est certainement M. Delille. Il est d'autant plus poëte qu'il a mieux senti l'importance de l'art de la versification, qu'il a su en faire un des grands moyens de sa poésie. Quand il s'agit de tourner & de cadencer un vers, de ménager un repos, une suspension, un enjambement heureux, il n'a pas son égal, nous ne lui connaissons pas même de rivaux. Il sait encore mieux que personne rendre un petit détail intéressant, le relever par la noblesse & la propriété de l'expression, le placer à propos, trouver une périphrase agréable, quand il le faut, rendre ses vers sonores par *un heureux choix de mots harmonieux*. Il semble à tous ces divers égards qu'il soit l'élève & l'émule de Boileau.

Le traducteur des *Géorgiques*, encouragé par ses succès, a donc voulu tirer de son propre fonds un poëme dont tout fût à lui ;

Et de ses propres fleurs son front veut s'ombrager.

Qu'il est beau ce poëme . . . ou du moins qu'il est riche en beautés, & qu'il serait difficile de résister à la tentation de transplanter ici quelques-unes de ces fleurs brillantes !

On reconnaît aisément dans cette production les bons effets de la fréquentation de Virgile. Le chanteur des jardins a pris sa manière, emprunte ses préceptes, se sert de ses tournures, imite ses beautés; il s'est rempli de son esprit : *Subripuit divinæ particulam auræ.*

Le poète latin a dit : *loci numen adora.* Et le poète français dit :

Avant tout connaissez votre fite; & du lieu
Adorez le génie, & consultez le dieu.

Le poète latin s'écrie, après avoir fait une rapide & pittoresque énumération des richesses champêtres : *Et dubitamus adhuc tantis ditescere donis!* Le poète français nous dit :

Voyez comme en secret la nature fermente,
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente :
Et vous ne l'aidez point !

N'est-ce point au desir de lutter contre le poète latin, à qui l'image de la chèvre paissante qu'on voit de loin comme suspendue au rocher est familière, que nous sommes redevables de cette suspension imitative ?

Là, du sommet lointain des roches buissonneuses
Je vois la chèvre pendre.

Cette jolie tournure :

Ruisseau, permets que l'art, sans trop t'enorgueillir,
T'embellisse à nos yeux, si l'art peut t'embellir.

ne serait, elle point encore une imitation éloignée
& détournée du vers charmant sur la faute de l'a-
mouroux Orphée ?

Bien digne de pardon, si l'enfer pardonnait.

N'est-ce pas de Virgile que M. Delille a appris
le secret enchanteur de placer quelquefois au milieu
des descriptions de la campagne une réflexion fugi-
tive & touchante, qui semble échapper au poète
comme un soupir ?

Lorsque la pâle automne,
Près de la voir flétrir, embellit sa couronne ;
Que de variété ! que de pompe & d'éclat !
Le pourpre , l'orangé , l'opale , l'incarnat
De leurs riches couleurs étalent l'abondance. (a)
Hélas ! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun.

Ailleurs, après avoir prescrit que de saison en sai-
son les fleurs des différens arbrustes se succèdent ,

Et qu'au front de l'année
Sa guirlande de fleurs jamais ne soit fanée :

Il ajoute avec le même art , & en vrai Virgile :

(a) L'expression de ce vers n'est pas tout-à-fait exacte.
On a déjà pu remarquer dans la traduction des Géorgi-
ques, qu'en faisant passer dans notre langue les images de
l'original, M. Delille en conservait plutôt l'éclat & l'é-
nergie que la singulière vérité, & cette netteté, dirai-je !
cette pureté de pinceau, qui caractérise essentiellement
la poésie de Virgile.

Tout mois a ses bosquets, tout bosquet son printems ;
Printems bientôt flétri !

Le même charme embellit cette apostrophe du poète aux arbres mourans du parc de Versailles :

Consolez-vous, témoins de la faiblesse humaine ;
 Vous avez vu périr & Corneille & Turenne.
 Vous comptez cent printems, hélas ! & nos beaux jours
 S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours.

N'est-ce pas encore de Virgile que M. Delille a appris à tout animer, à prêter à tous les objets le sentiment & la vie, à attribuer aux arbres, aux plantes, aux eaux, des affections humaines ? Ainsi il attribue au ruisseau l'inquiétude & la pétulante gaieté ; c'est par modestie que ses humbles ondes aiment à couler à l'ombre des bocages. Ainsi il nous peint les sentiers d'un jardin symétrique, ennuyés d'obéir au cordeau ; des arbres vulgaires qui s'empressent de se cacher dans la foule, tandis qu'un chêne antique, *patriarche des bois*, leve son front vénérable au milieu de sa tribu qui, se tenant respectueusement à l'écart, se range autour de lui pour lui former une cour. Ainsi nos serres offrent à ses yeux des peuples végétaux, charmés de vivre sous un nouveau ciel, les uns enfans du soleil, & les autres enfans des frimats, surpris de croître ensemble ; & tous à l'envi rendent hommage à l'illustre botaniste Jussieu : il se plaît à considérer ces vertes colonies ; il voit
 Cet asyle enhardir le jasmin d'Ibérie,

La pervenche frileuse oublier sa patrie,
 Et le jaune ananas, par ces chaleurs trompé,
 Nous livrer de son fruit le trésor usurpé.

Ainsi il représente l'œillet s'enorgueillissant du panache qu'il doit à la culture ; le jet - d'eau du jardin bourgeois , honteux , n'osant quitter la terre , s'élevant à peine , & mourant à deux pieds du parterre ; la beche imprudente se hâtant trop d'entamer le sein d'une terre inconnue.

Par cette prosopopée continuelle , comme par un irrésistible enchantement , par un prodige contraire à celui qu'opérait la tête de Méduse , tous ces êtres morts , transformés en personnages agissans , reçoivent du souffle créateur de la poésie le mouvement & la vie ; le poëme didactique a ses acteurs , & se rapproche ainsi de l'épique & du dramatique.

N'est-ce pas aussi à Virgile que M. Delille a dérobé le talent de varier autant qu'il est possible la cadence & la césure de ses vers , au point d'égaliser presque à cet égard la prodigieuse flexibilité du vers latin ? Cette heureuse audace de donner à notre monotone versification une perfection nouvelle , dont elle paraissait si peu susceptible , ne lui a-t-elle pas été inspirée par le succès de sa lutte avec Virgile ? ... Je dis , *succès* , quoiqu'il ait été vaincu , puisqu'enfin il a disputé le prix & n'a succombé qu'avec gloire . . . Citons ici quelques - unes des beautés les plus frappantes en ce genre.

Vous marchez : l'horizon vous obéit ; la terre
S'élève ou redescend , s'étend ou se resserre. . .
Tantôt un bois profond , sauvage , ténébreux ,
Epanche une ombre immense. . .

Deux fois dans le même morceau le poète a recours à cet artifice , quand il parle des arbres qu'il faut sacrifier. . .

Mais ne vous hâtez point ; condamnez à regret.
Avant d'exécuter un rigoureux arrêt ,
Ah ! songez que du tems ils font le lent ouvrage ,
Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage ;
Que de leur frais abri vous goûtiez la douceur.

Quelquefois cependant un ingrat possesseur
Sans besoin , sans remords , les livre à la cognée.
Renversés sur le sein de la terre indignée ,
Ils meurent ; de ces lieux s'exilent pour toujours
La douce rêverie & les discrets amours. . .

Tant que l'âge leur laisse une tige robuste ,
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste.
Trop tôt le tems viendra que ces bois languissans ,
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants ,
Tomberont sous le fer , & de leur tête altière
Verront l'antique honneur flétri dans la poussière.

O Versailles ! ô regrets ! ô bosquets ravissans !
Chef-d'œuvre d'un grand roi , de Lenôtre & des ans !
La hache est à vos pieds , & votre heure est venue.
Ces arbres , dont l'orgueil s'élançait dans la nue ,
Frappés dans leur racine , & balançant dans l'air
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer ,
Tombent , & de leurs troncs jonchent au loin ces routes ,
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissaient en voûtes.

Quelque longue & épisodique que soit déjà cette citation , comment s'arrêter là & s'empêcher de transcrire ce qui reste encore de cette belle tirade ?

Ils sont détruits, ces bois, dont le front glorieux
 Ombrageait de Loujs le front victorieux ;
 Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
 Les arts voluptueux multipliaient les fêtes !
 Amour, qu'est devenu cet asyle enchanté,
 Qui vit de Montefpan soupirer la fierté ?
 Qu'est devenu l'ombrage, où, si belle & si tendre,
 A son amant surpris & charmé de l'entendre,
 La Valiere apprenait le secret de son cœur,
 Et, fans se croire aimée, avouait son vainqueur ?
 Tout périt, tout succombe. Au bruit de ce ravage
 Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage ?
 Tout ce peuple d'oiseaux, fiers d'habiter ces bois,
 Qui chantaient leurs amours dans l'asyle des rois,
 S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
 Ces dieux, dont le ciseau peupla ces ronds portiques, (a)
 Pleurent leur doux ombrage. . .

Cette dernière cadence ne rappellera-t-elle point aux connaisseurs en prosodie latine celle qu'on a si fort admirée dans Virgile ?

*Extinctum Nymphæ crudeli funere Daphnim
 Flebant.*

Toutes les fois que notre poète a l'occasion de

(a) Un grammairien exact, un d'Olivet trouverait une équivoque dans ce vers. Le mot *dont* peut être le régime de *ciseau* comme de *peuple*.

parler de quelqu'un des champêtres monumens de la magnificence des rois de France , il s'anime ; sa voix semble devenir plus éclatante , & sa verve plus abondante pour les chanter. Avec quelle complaisance il décrit les eaux de Marli ! Voyez - vous , dit - il :

Ces fleuves suspendus ,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus ,
Tomber , se prolonger dans des canaux superbes ;
Là , s'épancher en nappe ; ici , monter en gerbes ;
Et , dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur ,
Pleuvoir en gouttes d'or , d'émeraude & d'azur ?

Le bocage de Saint-Cloud n'est pas moins poétiquement célébré : il le dépeint comme un lieu de féerie.

L'œil de son jet hardi mesure la hauteur ;
Aux eaux qui sur les eaux retombent & bondissent ,
Les bassins , les bosquets , les grottes applaudissent ;
Le gazon est plus verd , l'air plus frais ; des oiseaux
Le chant s'anime au bruit de la chute des eaux ;
Et les bois , inclinant leurs têtes arrosées ,
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.

Quelle poésie ! & quelle harmonie ! . . . Mais je reviens à ce genre de beautés , purement de versification , dont je m'occupais tout-à-l'heure à rassembler quelques exemples choisis. Joignez - y les suivans . . . Si l'art place une cabane au bord d'un précipice , comme pour le rendre plus effrayant ; s'il jette un pont hardi d'un roc à l'autre , comme pour en mesurer la hauteur ,

A leur terrible aspect je tremble ; & de la cime
L'imagination (a) me suspend sur l'abyme. . .

Ailleurs le poète se représente le faux goût entrant
dans un jardin négligé , y changeant , y gâtant tout ,
ne pouvant en souffrir les simples beautés.

Ce moulin, dont le bruit nourrit la rêverie ,
N'est qu'un son importun , une meule qui crie ;
On l'écarte. Ces bords doucement contournés ,
Par le fleuve lui-même en roulant façonnés ,
S'alignent tristement. Au lieu de la verdure
Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture ,
L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison ;
Le marbre fastueux outrage le gazon ;
Et des arbres tondus la famille captive
Sur ces saules vieillis ose usurper la rive.

Vous voyez que M. Delille n'est pas partisan des
jardins réguliers. Si quelquefois les efforts de l'art qui ,
comme un *despote orgueilleux bâille entouré d'esclaves* ,
ont droit de plaire à l'homme de goût , ce n'est que
lorsqu'il opère en grand sur un espace immense ,
lorsqu'il étonne & confond par de vrais prodiges ;
ce n'est que chez les rois :

Les rois sont condamnés à la magnificence.

• Mais rien n'est plus insipide & plus froid que tous

(a) Ce long mot , qui seul remplit l'hémistiche , point
harmonieux du tout , & que d'ailleurs le hiatus de la
syllabe *tion* rend désagréable à prononcer , n'est guère
fait pour entrer dans un vers. Il faudrait l'éviter.

ces

ces petits prodigés d'un luxe bourgeois & mesquin ;
 qui font de tant de jardins maniérés de vrais *colifichets*
champêtres. Jamais le poète ne fait voir plus d'élo-
 quence que lorsqu'il anathématise ces chefs - d'œu-
 vres du mauvais goût ;

. . . Ces arbres bien peignés ;
 Ces petits fallons verts, bien tondus, bien soignés :

lorsqu'il reproche au mal-habile propriétaire d'un jar-
 din d'un arpent d'étendue , de ne faire , en y rassem-
 blant des bois , des eaux , des gazons , qu'une parodie
 absurde de la nature , qui disperse tous ces objets
 dans de vastes paysages ; lorsqu'il lui reproche

Son parterre brodé , son maigre filet d'eau ;
 Son plant bien symétrique , où , jamais solitaire ,
 Chaque allée a sa sœur , chaque berceau son frere ;

lorsqu'il se moque agréablement

De ces tristes gradins , où , tombant en mesure ,
 D'un mouvement égal les flots précipités
 Jusque dans leur fureur marchent à pas comptés :

en un mot , lorsque , défendant au fer injurieux d'ou-
 trager la nature , à la richesse prodigue de l'insulter
 à grands frais , il va par - tout , d'une main ennemie
 de la contrainte ,

. . . Rompant l'insipide niveau ,
 Brisant la triste équerre & l'ennuyeux cordeau.

Mais voilà que le plaisir de copier de beaux vers ,

Octobre 1782.

B

analogues à ceux que je citais , m'a fait sortir une seconde fois du plan de cet extrait. . . Je voulais passer maintenant à un autre genre de beautés de versification ; & après avoir suffisamment parlé de celles que produit la césure bien ménagée , donner aussi quelques exemples de celles qui résultent du soin de choisir des mots dont le son imitatif aide à l'effet de l'image , qui par ce moyen entre , pour ainsi dire , dans l'ame par deux sens à la fois. Je me bornerai aux citations suivantes. . . Le poète dit, en parlant de la nature :

Voyez - la dessiner ces chênes , ces ormeaux :
Voyez comment sa main , du tronc jusqu'aux rameaux ,
Des rameaux au feuillage augmentant leur souplesse ,
Des ondulations leur donna la mollesse.

Pourquoi donc le ciseau cruel vient-il gâter son ouvrage ? Que ne laissez - vous à l'arbre sa flottante verdure & ses gracieux balancemens ? Qu'avez-vous fait en arrondissant sa tête , en gênant son feuillage ?..

L'acier a retranché leur cime verdoyante ;
Je n'entends plus au loin sur leur tête ondoyante
Le rapide aquilon légèrement courir ,
Frémir dans leurs rameaux , s'éloigner , & mourir.
Froids , monotones , morts , du fer qui les mutile
Ils semblent avoir pris la roideur immobile.

Parlant ailleurs des formes diverses que prend l'arbre ,
Véritable Protée entre les végétaux ,

il les décrit en ces cinq vers , tous imitatifs & pittoresques :

*Là , s'étendent ses bras pompeusement informes ;
Sa tige ailleurs s'élance avec légèreté.*

Ici j'aime sa grace , & là sa majesté.

*Il tremble au moindre souffle , ou contre la tempête
Roidit son tronc noueux & sa robuste tête.*

L'harmonie du vers de M. Delille se prête à tout :
Elle peint tantôt des rocs entassés

*L'un par l'autre appuyés , l'un sur l'autre étendus ;
Vers le ciel élancés , roulés dans des abîmes :*

Tantôt le sentier importun & fatigant qui , sembla-
ble à un serpent blessé ,

En replis convulsifs sans cesse s'entrelace :

Tantôt , dans ses vers hardis & heureux , on voit la
tour ,

Dont l'ardoise azurée , au loin frappant les yeux ,
Court en sommet aigu , se perdre dans les cieux.

. Tantôt d'un cours tumultueux

*L'eau , se précipitant dans son lit tortueux ,
Court , tombe & rejaillit , retombe , écume & gronde . :*

Tantôt , sur le limon une rivière lente

Déroule en paix les plis de son onde indolente ,

Et tantôt , un courant vif & précipité

Sur des cailloux bondit avec agilité.

Vous y voyez , comme dans un optique mouvant ;
Le flottant appareil des voiles & des mâts.

*Par la rame emportée, une barque légère
Laisse à peine en fuyant sa trace passagère.
Zéphire de la toile enfle les plis mouvans ,
Et chaque banderole est le jouet des vents.*

Dans un autre coin du tableau ,

*Couché sur ses genoux , le bœuf pesant rumine :
Tandis qu'impétueux , fier , inquiet , ardent ,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident ,
Déploie , en se jouant dans un gras pâturage ,
Sa vigueur indomtée & sa grace sauvage.
Que j'aime , & sa souplesse , & son port animé !
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé
En frissonnant il plonge , & luttant contre l'onde ,
Batte du pied le flot , qui blanchit & qui gronde ;
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds ;
Soit que , livrant aux vents ses longs crins vagabonds ,
Superbe , l'œil en feu , les narines fumantes ,
Beau d'orgueil & d'amour , il vole à ses amantes...*

Ainsi tout ce qui existe , ou du moins tout ce qui a quelque mouvement dans la nature , est l'objet de la poésie imitative. En cette partie M. Delille excelle : on dirait qu'il ne fait qu'appeller les mots , & qu'ils viennent se ranger d'eux-mêmes pour former par leur assemblage les sons imitatifs qu'il leur prescrit ; comme jadis aux accens de la lyre fabuleuse d'Amphion , les pierres dociles formerent les murailles mélodieuses de Thebes. Que celui qui a des oreilles poétiques pour ouïr , entende.

A ces grands effets d'harmonie M. Delille joint toutes ces attentions légères, dont le vulgaire des versificateurs ne sent point l'importance. Très-souvent, à l'exemple de Boileau, il fait rimer le premier vers d'une tirade avec le dernier vers de la tirade qui précède : ce qui sert beaucoup à lier le style. Il prévient la monotonie par la coupe inégale de ses phrases, qui sont tour-à-tour, non-seulement d'un, deux, trois & quatre vers ; mais d'un & demi, de deux & demi, d'un entre deux hémistiches. Il fait à propos rendre le vers plus coulant & plus moëlleux par le mélange des syllabes muettes ; lui donner de la consistance par les diphthongues sonores, les terminaisons plurielles & les nasales ; de l'aspérité par le concours des consonnes ; de la facilité par l'emploi des voyelles simples & breves. . . Il possède à fond la théorie & le mécanisme du vers. Il a reculé de ce côté-là les bornes de notre poésie ; & son nom est inscrit pour cette conquête dans les fastes du Parnasse.

J'allais continuer cette analyse & ces réflexions : mais je m'apperçois qu'elles se prolongeraient trop, & qu'en voulant exprimer dans mon extrait la substance, & comme le suc du poëme, il se fond, pour ainsi dire, tout entier entre mes mains ; en sorte que, pour pouvoir achever à mon aise cette agréable tâche, j'aurai besoin d'y revenir dans un second extrait. C.

Nouveau voyage en Espagne , &c. Troisième Extrait.

COMME c'est ici la première fois que j'ai l'occasion de parler de l'Espagne dans ce Journal , j'ai cru faire plaisir à mes lecteurs , en m'attachant à dépouiller si bien cet intéressant voyage , que mes extraits pussent en donner une idée suffisante. J'ai peu de choses à ajouter pour achever de remplir la tâche que je m'étais prescrite.

Et d'abord , j'ai encore à parler du caractère national des Espagnols.

Il est en général noble , généreux , énergique , plein de courage , de franchise & de probité. On y démêle les différens traits des peuples divers qui ont tour-à-tour possédé l'Espagne : l'amour des grandes choses & le fanatisme patriotique des Romains , peut-être aussi leur penchant à la superstition qui n'a fait que changer d'objet : le langage métaphorique & hyperbolique des Maures , leur galanterie , leur respect pour les dames , leur goût pour les tournois , leur amour pour les titres fastueux : la gravité , la méfiance , l'esprit soupçonneux & vindicatif des Africains : le courage , la franchise & la probité gothiques. Ainsi peut-être , si l'on prenait garde , on verrait que le caractère de la plupart des peuples modernes s'est formé de l'assemblage de diverses qualités

des peuples anciens , comme par *juxta-position* ; ou comme plusieurs ruisseaux , dont chacun a sa source particuliere , se réunissent pour ne former qu'un étang.

La nonchalance de l'Espagnol tient moins à son caractère qu'à la constitution du gouvernement. Il en est de même de son ignorance : les ténèbres qui couvrent ce beau royaume & y font régner l'inertie , s'exhalent des cachots de l'inquisition. Le tems les dissipera.

Quant à l'orgueil qu'on leur reproche , est-ce un si grand mal ? Et au contraire , bien dirigé , que de biens ne produirait - il pas !

Lafontaine , que je cite souvent , a parlé deux fois dans ses fables , des Espagnols. Il a dit , en comparant leur orgueil à la vanité française :

La sottise vanité nous est particuliere.

Les Espagnols sont vains , mais d'une autre maniere :

Leur orgueil me semble , en un mot ,

Beaucoup plus fou , mais pas si sot.

Il est donc d'une meilleure trempe , si je me connais bien en orgueil.

Citant ailleurs le trait de cet amant qui mit exprès le feu dans sa maison pour embrasser sa maitresse en la sauvant de l'incendie , il ajoute :

J'aime assez cet emportement ;

Le conte m'en a plu toujours infiniment :

B iv

Il est bien d'une âme espagnole ,
Et plus grande encore que folle.

L'Espagnol est d'une discrétion , d'une sobriété , d'une patience à toute épreuve. Il est religieux. Il est brave : mais sa bravoure ne se soutient pas ; & le proverbe espagnol dit , *je fus brave hier*.

Chaque nation a un ton qui lui est propre. L'Italien est humble , faux & flatteur ; l'Anglais original , ricaner & caustique ; l'air étourdi , les manières évaporées , les éclats bruyans , une suffisance légère distinguent le Français. Ce qui caractérise l'Espagnol , c'est le sérieux. Ses démonstrations sont quelquefois affectueuses , mais jamais vives : sa politesse est froide , mais sans affectation ; fière , mais décente. Peut-être vaut-elle bien la politesse française. Les passions , même les plus violentes , se déguisent en Espagne sous les dehors de la réserve & du sang-froid.

Au reste , en caractérisant ainsi en général une grande nation , il faut se souvenir que chaque province offre un caractère particulier. Cela est vrai surtout de l'Espagne , dont les différentes provinces ont formé long-tems des royaumes séparés & souvent ennemis.

Le Valencien est le Normand de l'Espagne. L'Andalous en est le Gascon. Le Galicien en est l'Auvergnat ou le Limoufin. Presque tous les domestiques viennent des Asturies ; ils sont peu éclairés , grossiers , mais fideles & exacts. Le Castillan fier , grave , ré-

fléchi jusque dans son enjouement, a en partage la solidité du jugement, la force d'ame & la profondeur de génie : silencieux contemplateur, méfiant, il vous étudie avant que de se livrer à vous. Le Catalan laborieux, actif, industriel, mais grossier, rude & avide, est de tous les Espagnols le plus propre aux arts & aux métiers : il a un esprit républicain, un esprit de révolte, qu'entretient la mollesse du gouvernement, en cédant trop aisément à ses prétentions, en lui accordant des privileges, en favorisant toutes ses entreprises. (a)

La plupart des Espagnols sont petits, maigres, mais bien proportionnés : ils aiment à porter le chapeau rabattu, la longue épée, la cape, sous laquelle ils ont des graces, qu'ils manient avec aisance, & qui ne les embarrasse point dans leur grave démarche. Prennent-ils l'habillement français ? alors, au lieu du noir qui est leur couleur favorite, ils veulent des couleurs vives : l'homme de cinquante ans, le simple ouvrier, s'habillera de taffetas rose ou bleu-de-ciel ; car tous veulent paraître, c'est le grand point ; après quoi l'on vit comme on peut.

(a) Cela me rappelle la description poétique que fait le voyageur des forges de Barcelone. . . " Une immense galerie en contient vingt-huit. Le mouvement continuel d'un peuple d'ouvriers, le bruit des marteaux, la flamme qui paraît embraser de toutes parts cette enceinte, le fer rougi & amoncelé, forment une scène & un coup-d'œil vraiment pittoresque. „

Ils s'expriment facilement & bien ; mais ils vivent peu ensemble, donnent à manger rarement & toujours cérémonieusement, ont des conversations fort peu animées & souvent coupées par de longs silences.

En voilà assez sur les Espagnols. Venons aux Espagnoles, & transcrivons l'agréable description qu'en fait le voyageur.

« Rien n'est plus touchant (a) qu'une jeune Espagnole de quinze ans, comme j'en ai vu, & plusieurs fois même dans les campagnes. Un visage d'un ovale parfait ; des cheveux d'un beau châtain clair, également partagés sur le front, & simplement retenus par un réseau de soie ; la peau blanche & fine ; des yeux noirs & bien fendus ; une bouche pleine de graces ; une attitude toujours modeste ; le simple habit de bure, noir, propre, juste à la taille, & serrant légèrement le poignet ; une main petite & parfaitement dessinée : tout charme dans ces jeunes vierges. Elles rappellent la douceur, la beauté, la coëffure & la simplicité des jeunes Grecques, dont l'antiquité nous a laissé de si beaux modèles. Les anges dans la comédie espagnole, je l'ai vu avec plaisir, sont toujours représentés par de jeunes filles. . . »

« Leur physionomie est pleine d'esprit & de vivacité : elles sont très-sensibles à l'amour qu'on leur témoi-

(a) Au reste, dans cet âge intéressant, quelle jeune fille n'est point touchante ?

gne ; extrêmement jalouses d'être flattées & courtisées ; peu timides , ingénues : elles s'expriment avec une facilité & une abondance de termes choisis qui vous séduit : elles sont vives , opiniâtres , emportées ; mais leur cœur est bon , & elles se rendent facilement à la raison , *lorsqu'on trouve le moyen de la leur faire entendre. . . »* Comme les femmes de tous les pays.

Les loix de la bienséance sont encore rigoureuses en Espagne ; il est rare qu'une Espagnole vous laisse baiser , ou seulement toucher sa main ; mais aujourd'hui elle vous laisse voir son pied : cette partie du corps n'est plus aussi religieusement recouverte , aussi sacrée qu'autrefois.

A propos des femmes , le voyageur est frappé de la fraîcheur de leur teint dans les villages , où elles sont presque toutes occupées à faire des dentelles & de la blonde. . . « Par ce travail doux & tranquille , nous dit-il , leur beauté se conserve & se perpétue. . . J'ai gémi plus d'une fois de voir dans d'autres cantons les femmes occupées du labourage. Leurs mains ne sont pas faites pour la beche & le hoyau ; la nature leur a ménagé au logis des occupations plus douces. Aussi ne retrouve-t-on point ici les couleurs fraîches & la beauté des femmes qui tressent la blonde & la dentelle. . . » Je le crois ; & c'est en effet dommage. Mais lesquelles se portent le mieux ? Lesquelles conservent le plus le goût de la simplicité de leur état ? Lesquelles sont pour l'homme champêtre des com-

pagnes à préférer ? Lesquelles remplissent le mieux les importantes fonctions de ménagères , d'épouses , de meres ? Lesquelles sont au fond le plus heureuses ? Tout cela est plus essentiel que la fraîcheur du teint : mais le voyageur qui traverse un pays , ne voit que les visages : il ne pénètre pas dans l'intérieur des familles ; il oublie que le luxe est si contagieux , que les maux dont il est la source se répandent sur toutes les classes de la société qu'il occupe. Or , la dentelle & la blonde sont à l'usage du luxe. Cultivateurs , il vaut encore mieux , selon moi , quoi qu'en dise élégamment le voyageur , que vos filles manient la beche laborieuse que le fuseau léger... Mais il y a des milieux.

Parlons maintenant aussi de la littérature espagnole , & j'aurai fini.

Nous la connaissons très-peu , & le voyageur se propose de nous en donner l'histoire détaillée dans un autre ouvrage qui suivra de près celui-ci. S'il est bien fait , il fera , je pense , très-agréable au public.

Les Espagnols ont eu avant nous des traductions des bons auteurs, anciens : leur langue a été formée avant la nôtre ; elle était abondante , harmonieuse , poétique , tandis que le français n'était encore qu'un jargon : leur théâtre a servi de modele à nos premiers poètes dramatiques , & leurs ingénieuses nouvelles galantes à nos premiers romanciers. Nous leur devons *le Cid* & *Zaïde*. A tous égards , ils nous ont

devancés : leur littérature est l'ainée de la nôtre.

Mais combien la cadette a surpassé son aînée ! Ils en sont restés où ils étaient , & nous avons fait des progrès rapides. N'en cherchons la cause que dans la différence du gouvernement & des circonstances. L'Espagne a son inquisition ; & elle n'a eu ni François I , ni Louis XIV.

Ils ont cependant leurs richesses littéraires. Et ce n'est pas l'imagination qui leur manque ; peut-être en ont-ils plus qu'aucun autre peuple Européen : c'est le raisonnement , la profondeur & le goût.

Le goût ! . . . Jugez de leur goût par le trait suivant. Un de leurs poètes aujourd'hui vivant , Don Francisco Gregorio de Salas , a écrit une espèce de poème champêtre. Et , dès sa première page , savez-vous quels sont les objets qu'il vous présente ? D'abord *les passereaux affamés , qui cherchent des insectes dans les sillons tout récents , qu'a tracé la charrue ; le chardonneret moucheté , qui chante , perché sur un chardon léger , & dont le chant endort l'esprit tranquille* du poète. Passe encore pour cela : ce ne sont que des détails à l'allemande ; mais ce qui suit est purement à l'espagnole . . . « La simple lavandière me salue , regarde empressée la hauteur du soleil : elle éternue , & d'un doigt simple & diligent elle essuie son nez. Un chevrier s'étend à mes côtés , & goûte un sommeil parfait jusqu'à ce qu'un ronflement le réveille : il ouvre les yeux , il bâille en étirant ses

bras , & il se secoue. Le mendiant imprudent , sans abri ni fouci , recout sa chemise , & se moque de tout ce qu'il voit. Le laboureur s'affied , abat ses guêtres , & se gratte tranquillement les jambes. . . » Que dites - vous de tous ces détails intéressans & gracieux ? Cela n'est-il pas impayable , unique ?

Remarquez que ce Théocrite Espagnol est le seul poète de sa nation qui se soit mêlé d'enfler les pipeaux rustiques. L'Espagnol ne se plait que dans les villes ; il n'aime ni ne connaît la campagne. Comment donc y aurait-il dans ses poésies autre chose que de l'imagination , & une imagination dérégulée ? Comment y aurait-il du goût , du naturel & la charmante sensibilité des Virgile , des Thompson , des Gesner & des Bernis ? Leur amour n'est pas sentiment ; il est ou galanterie , ou passion : leurs tableaux frappent quelquefois ; mais ils ne touchent jamais. La vraie poésie est fille de la nature.

Dans le genre de l'histoire , les Espagnols ont eu plus de succès. Leur *Mariana* approche de Tacite. Un évêque de Lérída a écrit en style de Tite-Live l'histoire de la Catalogne. On estime les chroniques de Saavedra. Ce sont d'excellens mémoires que ceux du marquis de Saint-Philippe sur la guerre de la succession : la traduction française ne répond pas au mérite de l'original. On admire la simplicité antique d'une histoire générale des Indes , écrite par le capitaine Gonzalo Hernandez de Oviedo y Valdes , im-

primée en 1535. On vante comme très-curieux les trois volumes in-folio de Torquemada sur les rites & la monarchie des Mexicains, où il fait connaître les tems antérieurs à la conquête.

En général, les historiens Espagnols, quoiqu'ils ne soient pas exempts de partialité & de vanité nationale, ont le mérite de l'exactitude & de la simplicité.

On peut en ce genre se promettre de nouvelles richesses des travaux de l'académie de l'histoire. Cette compagnie, plus utile que la plupart des sociétés littéraires, s'occupe avec succès de recherches profondes sur l'histoire de l'Espagne dans les tems reculés : elle cherche sur-tout à débrouiller l'histoire obscure, embarrassée, ignorée, des cinq siècles pendant lesquels la monarchie fut possédée par les Arabes ; tems dont il semble que l'ignorance, l'orgueil national & la haine superstitieuse se soient attachés à détruire les nombreux & superbes monumens, & sur lesquels on n'a presque que des fables.

M. Campomanes, directeur de cette académie, littérateur très-distingué, & connu par plusieurs bons ouvrages, possède, nous dit-on, sur cette époque beaucoup de matériaux précieux ; & il est à souhaiter pour le public qu'il ait le tems de les rédiger.

Il me semble, au reste, que chaque pays devrait avoir son académie d'histoire.

Je vais rapporter de celle-ci une anecdote, intéressante à mon gré, & qui, si je ne me trompe, en

fera concevoir au lecteur une idée avantageuse.

Quand M. Robertson eut publié son *Histoire d'Amérique*, l'académie s'empressa de la faire traduire, mit l'auteur au nombre de ses membres, & lui écrivit une lettre pleine des témoignages les plus distingués de son estime & de sa satisfaction. Un an après, le gouvernement a proscrit & l'ouvrage & la traduction, enjoignant à l'académie de l'histoire de nommer deux de ses membres pour travailler à sa critique. Elle a répondu qu'elle les nommerait volontiers, pourvu qu'on lui permît d'en nommer deux autres pour travailler à sa défense... Comparez cela à la critique du *Cid*. Il est vrai que c'était un Richelieu qui l'exigeait !

L'Espagne a d'autres académies : savoir, une académie des beaux arts, une académie de médecine ; une *société* économique, sous le titre *des amis du pays* ; & enfin une *académie espagnole*, fondée à l'imitation de l'académie française, qui a fait aussi un dictionnaire, qui est occupée à le revoir & à l'augmenter, qui maintenant prépare une superbe édition du Don-Quichote, qui est le chef-d'œuvre de l'Espagne. (a)

Sa devise est plus ingénieuse, plus appropriée, moins fastueuse, que celle de l'académie française.

(a) Pourquoi notre académie française ne s'occupe-t-elle pas de même à nous donner des éditions correctes & soignées de nos auteurs classiques ?

C'est

C'est un creuset sur des charbons ardens : *limpia*,
fixa, y da *esplendor*.

Il fixe , épure & donne de l'éclat.

Au reste , en Espagne comme ailleurs , les grands hommes en tout genre ont été antérieurs aux académies : le siècle des académies a remplacé celui des grands hommes. Lopez de Véga , Calderon , Solis , Cervantes , le poète Quevedo , se sont formés sans le secours des académies. Il en est de même des peintres : car l'Espagne a eu les siens ; Rivera , plus connu sous le nom de l'*Espagnolet* , Murillo & Velasquez.

Revenons aux auteurs ; & sans parler des poètes fort peu connus qu'a produit l'Espagne , ni de la foule prodigieuse de ses auteurs mystiques , (a) passons tout de suite au théâtre , qui est la seule branche de la littérature espagnole , dont nous ayons quelque connaissance.

Leur théâtre est le plus ancien de l'Europe , & a servi de modele à tous les autres.

Peu gênés par les regles , ils y ont mis en scene tous les principaux événemens de leur histoire.

Comme tout leur est bon pour sujet de comédie , ils en ont vingt - quatre mille.

(a) Entr'eux on distingue Louis de Grenade , à la lecture duquel a été condamné le malheureux Olavidès , comme on met un criminel au pain & à l'eau : lecture très - expiatoire.

Octobre 1782.

C

Lopez de Véga pour sa part en a fait lui seul plus de dix-huit cents. Calcul fait , ce *monstre de la nature* , comme l'appelle Cervantes , a écrit , à compter depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui de sa mort , environ cinq feuilles d'impression par jour.

Notre voyageur le juge à peu près comme a fait Linguet. (a) Ce n'est à ses yeux qu'un extravagant , qui étonne quelquefois par sa facilité & par des étincelles de génie.

Il n'est guere plus favorable à Calderon , quoique celui-ci aille assez souvent *se heurter contre des idées sublimes* ; & que d'ailleurs *n'ayant fait que six ou sept cents pieces* , il ait eu plus de tems pour les soigner , & soit beaucoup moins extravagant que son rival.

L'un & l'autre cependant ont une imagination si vive , & possèdent à un si haut point l'art suprême d'intéresser , qu'on ne peut s'empêcher , malgré tous leurs défauts , de les suivre avec plaisir jusqu'au dénouement de leur intrigue. Ils entraînent avec plus de jugement & de goût , mais moins de naturel & de fécondité. Moreto n'a que le troisieme rang. Telle est la prérogative du génie.

Exempts des grands défauts de ces trois poètes , & bien plus réguliers qu'eux , mais n'ayant point

(a) Voyez ce qu'il en dit dans le *Théâtre espagnol* en quatre volumes , dont il a enrichi notre littérature.

leurs grandes beautés , viennent ensuite Guillem de Castro , François de Roxas , Antoine de Solis.

Cervantes a travaillé aussi pour le théâtre , dont il sentait bien les défauts : mais il a été forcé de se conformer , comme les autres , au mauvais goût général. (a)

On nous vante le naturel des pieces d'un Lopez de Rueda , pere du théâtre espagnol , très - applaudi de ses contemporains.

La beauté & la variété des intrigues , la vivacité de l'action , un intérêt qui est plus dans les choses que dans les mots , font le grand mérite de la scene espagnole. En cela , elle est supérieure à la nôtre , autant que la nôtre l'est par l'élégance & la vérité de l'expression. On voit assez que cette différence vient de la différence des mœurs.

Mais est-il vrai , comme le pense le voyageur , que le théâtre espagnol perfectionné remplit mieux qu'aucun autre l'objet de la comédie ? Je ne pense pas à cet égard comme lui.

(a) Il n'osa faire autrement. En effet , quelle périlleuse entreprise que d'attaquer le goût général ! C'est presque un crime ; rien de plus sérieux , ne fût-il question que de musique. . . “ Nos goûts , nos plaisirs , font une partie de nos mœurs : il faut les laisser tomber en désuétude , avant que de pouvoir les combattre avec succès... ” Tout ce qui est goût général & national est une affaire importante , une chose sacrée , une arche redoutable , à laquelle l'homme prudent se gardera bien de toucher , sous peine d'être frappé du fléau de l'indignation publique.

Finissons par dire deux mots du *Diabte prédicateur*, piece moderne & bizarre, qui peut donner à la fois une idée de la comédie & des mœurs de l'Espagne.

Le diable remue ciel & terre pour empêcher l'établissement d'un hospice de capucins à Florence. Dieu, indigné de ses menées, envoie l'archange Michel pour contraindre Asmodée à prendre l'habit, & à pourvoir lui-même aux besoins du couvent. Le démon enrage; mais il faut obéir.

L'idée est assurément des plus originales; & il y a dans la piece des détails extrêmement comiques. Les refus d'une femme de mauvaise humeur; l'impatience d'un jeune capucin, chargé de faire la quête, rassasié d'avaries, & las de jeûner, qui égaie la piece par ses plaisanteries; la dureté d'un vieux avare, y sont dépeints au naturel.

Quand le quêteur vient chez ce dernier, le diable, qui alors n'est pas encore capucin, se retire, en disant: *je ne suis pas nécessaire ici*. Il fait bien qu'il n'aura pas besoin de s'en mêler. Et en effet l'avare, pressé de faire la charité, répond avec la plus vive indignation: *moi! faire l'aumône?* ... Réponse digne de l'Harpagon de Moliere.

Serez-vous étonnés après cela qu'à la fin de la piece le diable emporte cet arabe, & que sa femme jeune & honnête (qu'il avait injustement soupçonnée, qu'il avait même tuée dans le cours de la piece,

mais fort inutilement, parce que la Vierge l'avait aussitôt ressuscitée) devienne l'épouse de l'amant en faveur duquel le diable avait fait de vains efforts pour la tenter pendant la vie du mari, aux richesses de qui des parens intéressés avaient sacrifié son inclination ? C.



Henriette de Gerstenfeld , &c. Roman traduit de l'allemand : en trois petits volumes in - 8°. Genève, 1782 , chez Nouffer de Rodon & compagnie.

JE suis fort trompé si ce roman est de Vieland, comme nous le dit le traducteur. Ce Voltaire de l'Allemagne se ferait-il réconcilié avec les anges ?

Henriette de Gerstenfeld est un roman intéressant & assez agréable , mais sérieux , moral , religieux même ; & depuis très-long-tems , M. Vieland a consacré sa plume légère à l'enjouement & à la vivacité. Il y a de l'esprit dans Henriette de Gerstenfeld ; mais M. Vieland en a davantage. L'auteur de Henriette de Gerstenfeld n'en est encore qu'au ton du sentiment ; au lieu que M. Vieland montre dans ses ouvrages une connaissance profonde du cœur humain . . . Comment se fait-il qu'ordinairement , à mesure qu'on fait des progrès dans cette connaissance , la sensibilité diminue ?

Ce sont ici des lettres que l'on suppose avoir été

écrites pendant la guerre pour la succession de Bavière en 1779.

Elles ont un mérite dont je ne dois pas négliger de parler ; celui d'être caractérisées par je ne fais quoi de particulier dans le ton , dans les événemens , dans les personnages ; ce qui leur donne une sorte d'originalité. C'est en quelque sorte un roman militaire.

Henriette est une jeune personne dont on ignore l'origine. Soustraite dans son enfance à l'incendie & au pillage du lieu où elle était née , elle fut portée chez le curé d'un village voisin. Cet honnête homme lui servit de pere , & elle doit à ses soins affectueux toutes ces qualités dont l'assemblage compose une digne héroïne de roman : simplicité , candeur , modestie , agrément , douceur , esprit , sensibilité , vertu , charme attrayant de l'innocence , pureté virginale de cœur , rien ne lui manque.

Faisons connaître le bon vieux curé , dont le romancier nous trace un bon portrait à l'allemande , qu'on sera , je pense , bien-aise de trouver ici. C'est un homme très-religieux , & en même tems un homme gai & de fort bonne conversation. Il a été aumônier d'un régiment de dragons. Il aime à parler de guerre , de batailles , du roi de Prusse , qu'il nomme *le pere Frédéric*. Alors son teint s'anime , sa voix s'élève , ses yeux étincellent , il nage dans le plaisir. La vue d'un brave militaire , dont l'air est

bien martial , bien huffard , la mouftache bien terrible , le ton bien brusque , réchauffe fon cœur. L'afpect d'un efcadron en ordre de bataille , des chevaux henniffans , frappant & creufant la terre de leurs pieds ; le fier maintien & le regard menaçant de tous ces guerriers immobiles , leurs révolutions rapides ; l'éclat fubit de tous les fabres nus au même instant , le bruit des inftrumens de guerre , tout ce grand corps qui s'ébranle à la fois comme un feul homme , tout cela plait au vieillard & charme fes fens.

Volkmar , officier de huffards , vient dans fon village avec fa troupe ; & voici comment il raconte la réception que lui fait le curé. . . « Bientôt je fus abordé par le maître de la maifon où je devais loger. C'était le miniftre du lieu ; pafteur vénérable , moins par fes cheveux blancs que par les nobles caractères de la vertu répandus fur fa phyfionomie. Son accueil fut fimple , mais touchant : la candeur était fur fes levres ; la vérité feule paraiffait les faire mouvoir. *Dieu foit avec vous & avec nous tous*, me dit-il ; & me prenant par la main , il me conduifit de la façon la plus affectueufe dans fon appartement , tandis qu'on préparait le mien. La vue de ce vieillard imprime dans l'ame une vénération dont on ne faurait fe défendre. Sur fa tête on voit voltiger quelques cheveux blancs : un front ferein , à peine fillonné par quelques rides majeftueufes , annonce la candeur , & couronne une belle phyfionomie : fes joues font

illantes de ce coloris animé qui indique la santé du corps & la tranquillité de l'ame : ses yeux bleus & remplis de douceur & de vivacité commandent la confiance ; leur regard est paisible , en même tems qu'il est ferme & assuré ; on y lit que cet homme ne commit jamais aucune action qui les ait fait baisser. Il avait autour du col un grand mouchoir blanc , sur lequel sa tête semblait se reposer ; & il portait une robe-de-chambre verte , avec une ceinture de la même couleur. . . » C'est sur-tout ce dernier trait qui est à l'allemande.

La connaissance est bientôt faite entre l'ecclésiastique à l'humeur martiale & le militaire loyal & religieux. Dès le premier abord , ils s'embrassent cordialement ; & le major *applique sans façon* sa formidable moustache sur ces *levres qu'une barbe grise recouvre presque entièrement*. Dès le premier soir , ils fument leur pipe ensemble auprès du feu , de la meilleure amitié du monde.

Le curé dans un de ses sermons s'adresse aux soldats du major ; ils s'émeuvent , leurs larmes coulent , & le major en est charmé. . . « Un certain enthousiasme religieux , dit-il à propos de cela avec bien de la raison , est le plus grand ressort des ames. Un officier intelligent saurait en tirer un grand parti pour la discipline & pour le courage. Il me semble que dans notre siècle on *en fait trop peu d'usage*. . . On peut tout avoir sans religion , excepté le vrai courage & l'entière confiance. »

Volkmar n'a pas toujours pensé si sagement. Il avoue lui-même que dans la précédente guerre il n'était qu'un guerrier féroce & qu'il avait le ton *détestable* des militaires : c'est son expression. Mais mûri par l'âge , instruit par l'expérience , corrigé par la réflexion , il est devenu compatissant , religieux , régulier dans ses mœurs. Chacun l'aime & le révere : il est estimé de ses supérieurs , adoré de sa troupe , respecté même parmi ses ennemis.

Un attrait secret lui fait chérir Henriette. Ce n'est pas de l'amour. Il sait qu'elle a pour amant Charles Verner , fils du syndic d'un village voisin , jeune homme aimable , passionné , semblable à tous les amoureux de roman. Il n'en est point jaloux. Il aime aussi Charles Verner. Il donne à Henriette une dot considérable pour faciliter cette union , qu'il approuve. . . Ne devinez - vous point que la charmante orpheline est sa fille ?

Pendant la dernière guerre , Volkmar fut en quartier d'hiver dans un village voisin , logea chez le syndic du lieu , devint amoureux de sa fille , & s'apercevant qu'elle avait aussi de l'inclination pour lui , mit tout en œuvre sans scrupule , d'abord pour la séduire , ensuite pour la tromper. Il avait alors ces principes commodes , trop ordinaires dans son état , dont s'accommode fort une jeunesse déréglée , & que suivent , que professent même , quelque peu honnêtes qu'ils soient , une foule de prétendus hommes d'honneur.

Rien ne lui réussissant , il se déterminâ enfin à épouser la vertueuse Louise. Mais bientôt il fallut s'en séparer. Elle était enceinte , & peu de tems après elle eut une fille. Henriette est cette fille. A peine elle était née qu'un parti Autrichien mit le feu au village , & vous savez le reste.

Ne retrouverons-nous donc point aussi la mere ? .. Je ne fais. Hubert , qui est aujourd'hui l'un des hussards du major & son homme de confiance , était alors dans les troupes Autrichiennes ; il était de ce parti. Il rencontre une femme qui fuyait ; elle portait quelque chose sous son bras : il crut que c'était une proie , assomma cette femme , enleva le paquet , l'ouvrit , & n'y trouvant qu'un enfant pour tout butin , le rejeta avec indifférence au milieu de la rue. C'est lui-même qui fait ce récit à Volkmar... Arrêtons-nous un instant ici , & parlons un peu de cet Hubert. Ce caractère est peut-être le meilleur & le plus original de tout le roman.

Vous voyez ce qu'il a été ; un soldat farouche & cruel , un voleur , un incendiaire sous l'uniforme de hussard , n'ayant d'autre mérite que celui d'une bravoure furieuse , & n'étant brave que par ardeur pour le pillage. Mais depuis que , fait prisonnier par Volkmar , il s'est engagé dans son escadron , il n'est plus le même homme : ce féroce Hubert est devenu le bon Hubert. On le voit badiner avec des enfans , se prêter à leurs jeux , se laisser pincer & tirer les mous-

tâches : c'est un lion apprivoisé. . . Mais c'est un lion. Son premier aspect inspire la frayeur ; sa figure a quelque chose de terrible ; son visage est couvert de larges cicatrices. Le bon curé en est enchanté ; jamais personne à ses yeux n'eut autant de l'air du dieu Mars : il exige absolument que ce vieux brave loge chez lui.

C'est une scène attendrissante que celle où Hubert vient faire à son major le récit dont j'ai parlé. Il voit des larmes rouler dans les yeux de Volkmar ; il l'entend parler d'une *perte irréparable*. Pénétré de douleur & de remords , il tombe à ses genoux , découvre sa tête , met son sabre dans la main du major . . . « Ah ! mon major , prenez , prenez mon sabre : voilà ma tête ; coupez-la sans miséricorde ! Si je suis coupable , je ne mérite plus de vivre , tout chargé de vos bontés. . . Une perte irréparable ! & c'est peut-être moi qui l'ai causée ! Malheureux ! je suis au désespoir. . . » Et ses larmes , coulant en abondance , viennent ruisseler dans sa moustache.

« Que signifie tout cela , mon ami ? lui demande le major. As-tu bien toute ta raison ? Tu pleures , Hubert , qu'as-tu , mon ami ? . . . Je ne pleure point , mon major , réplique-t-il en sanglottant , je laisse les larmes aux femmes. Mais cette perte irréparable ? . . . Que veux-tu dire , Hubert , explique-toi ? . . . Ah ! mon major , j'y étais. . . & j'avais mis le feu. . . Toi ? . . . Moi. . . Toi ? . . . Moi-même. . . Et tu vis , miséra-

ble !... Vous n'aviez rien alors à me commander ; & si nous nous fussions rencontrés , le plus alerte eût fendu la tête à l'autre. . . » Il raconte ici de quelle atrocité il s'est rendu coupable , & il ajoute : « C'est à vous , après Dieu , que je dois d'être honnête homme. Mais voilà mon sabre & ma tête : disposez de ma vie. . . » Volkmar frémit d'horreur ; il repousse Hubert. . . « Ah , Dieu ! ah , grand Dieu ! Retire-toi !... Fui !... Hubert , laisse-moi !... » Hubert insiste : sa voix est étouffée par des sanglots entrecoupés : il veut absolument périr de la main de son major qu'il a si grièvement offensé. Il faut que Volkmar le relève de son attitude de suppliant , qu'il l'assure de son pardon , qu'il le conjure de sortir , qu'il lui dise : « si tu m'aimes , retire - toi. Voilà ma main ; je ne te veux aucun mal. » Le repentant Hubert prend cette main , la presse entre les siennes , l'inonde de larmes , & sort sans pouvoir parler. Toute cette nuit il la passe à soupirer : le lendemain il n'ose paraître ; la consternation est peinte sur son visage , & ses yeux sont éteints de douleur.

Rassurez-vous pourtant. Hubert n'a pas fait tant de mal qu'il le croit. La femme qu'il pensait avoir assassinée n'était qu'étourdie. Louise est depuis long-tems l'amie de la jeune Henriette sans la connaître ; & Volkmar , après avoir retrouvé sa fille , retrouve aussi son épouse. Reconnaissance , saisissement , transports de joie , évanouissemens ; tout se passe en regle.

Oui, c'est toi ! s'écrie Volkmar dans une espee de délire. Tu descends des cieux pour faire le bonheur de ton mari & de ta fille. Ah, ne m'abandonne plus ! n'y retourne pas que je ne puisse t'y suivre. . . N'est-ce pas là le vrai cri du cœur , le langage du sentiment ?

A peine le bonheur de Volkmar est-il complet , qu'il est forcé de s'arracher aux embrassemens de sa femme , de sa fille & de son gendre futur. Il reçoit ordre de rejoindre. C'est avec quelque regret qu'il obéit. Nouveau pere , nouvel époux , est-ce le moment d'aller exposer aux dangers de la guerre une vie que tout lui rend chere ? Mais le commandement du roi est sacré. Il part , & Hubert part avec lui.

Bientôt cet escadron est remplacé par un autre. Un certain capitaine Raub-schutz (ce nom-là est de bien mauvais augure) vient s'établir chez le bon curé.

Celui-ci ne ressemble point à Volkmar. Il a au suprême degré le ton détestable & les maximes dépravées des militaires. Henriette lui plait. Il lui parle d'amour en soldat effronté. Elle s'en offense. Il prend le parti de se taire ; mais il machine un complot contr'elle , & la fait enlever sans qu'on se doute qu'il y ait aucune part.

Elle est traitée indignement : mais elle se défend avec toute la vigueur du désespoir contre les entre-

prises de son infame ravisseur. Le lecteur français trouvera désagréable & de mauvais goût cet enlèvement & ses suites. On n'aime point à voir Henriette aux prises avec ce scélerat de Raub-schutz & son coquin de valet, mettant ce dernier hors de combat d'un vigoureux coup de pied, & faisant lâcher prise à l'autre, à force de morsures & d'égratignures.

Quoi qu'il en soit, elle réussit enfin à se dégager de leurs mains. Raub-schutz la laisse sous la garde de son valet, qui voudrait fort en être débarrassé. Pour lui, il retourne à l'armée où il est blessé, & meurt très-à-propos, pour éviter à Volkmar en fureur la peine de se venger de son attentat. En expirant, il est désespéré, frénétique : il voudrait, mais il n'ose demander le pardon de son crime qu'il déclare n'avoir pas consommé ; & il sent un poids entraîner son ame en enfer, où nous le laisserons pour revenir à Verner.

Il s'est mis à la quête de son amante ; & après bien des recherches inutiles, il l'a trouvée enfin, épuisée & malade, il est vrai, mais telle d'ailleurs qu'il pouyait le désirer plutôt que l'espérer. Elle guérit à vue d'œil, & en peu de jours elle est assez bien pour vouloir être reconduite chez le curé.

Dans le trajet, ils ont le malheur d'être pris par un parti de hussards Autrichiens ; mais ils ont le bonheur d'être repris tout aussi-tôt par un parti de hussards Prussiens : en sorte qu'ils en sont quittes pour la peur.

Cependant Volkmar , inquiet pour sa fille & son épouse , tant qu'elles resteront dans une province qui est le théâtre de la guerre , veut qu'elles quittent ce dangereux séjour pour se retirer dans une de ses terres. Il consent en même tems à l'union des deux amans. Le vieux pere de Verner a peine à se résoudre à cette séparation ; & ce n'est qu'à force de sollicitations qu'on l'y détermine. Et quels regrets ne laisse point aussi le départ de l'aimable Henriette à son pere adoptif ! Il les exprime d'une maniere qui m'a paru bien touchante dans une lettre à Volkmar...

« Toute la joie de ma vieillesse , ma chere Henriette , est partie. Mes larmes & celles de ma femme coulent avec abondance , & ne cesseront plus de couler , jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu dans sa miséricorde de retrancher des jours condamnés désormais à la tristesse & à l'ennui. Je perds une fille unique , que le ciel m'avait envoyée , & que j'avais élevée pour être le soutien de ma vieillesse. Ah , monsieur , je m'étais fait une si douce habitude de la voir & de l'entendre ! Les soins empressés d'Henriette commençaient autour de nous dès le matin ; elle nous égayait pendant le jour ; & le soir elle priait Dieu pour nous , & nous serrait dans ses bras. . . S'il arrive , comme je le souhaite avec ardeur , que vous fassiez venir auprès de vous votre famille , & que je sois encore vivant , faites en sorte , je vous prie , de venir tous une fois dans ma maisonnette , & qu'il s'y passe en-

core une scène de satisfaction & de joie. Que de larmes de plaisir couleront alors de nos yeux , flétris aujourd'hui par la douleur , sur les rides de notre visage ! »

Voilà donc nos jeunes gens mariés ; & cependant le roman a encore un volume. Ils partent ; ils arrivent heureusement au château de Volkmar : en posant leurs pieds sur ce terrain , ils éprouvent la plus douce émotion : *Colomb ne put pas être plus heureux lorsqu'il descendit pour la première fois sur la terre nouvelle qu'il avait cherchée avec tant de peines & de travaux.* L'attendrissement des domestiques , l'alégresse naïve des payfans , tout annonce que Volkmar est chéri ; c'est lui qu'on accueille dans ses enfans.

Un nouveau personnage se présente. Henriette va vous le faire connaître. « Après le souper , nous vîmes entrer lentement , appuyé sur des béquilles , un vieillard courbé sous le poids de l'âge. Son aspect m'a fait une impression si profonde qu'elle ne s'effacera jamais. Il était en pelisse & en bottes ; des cheveux blancs comme la neige tombaient sur ses paupières , & cachaient une partie de son front ridé ; ses yeux lançaient les dernières étincelles de feu dont on voit qu'ils étaient remplis dans les beaux jours de sa jeunesse ; il jette encore des regards pleins de sentiment & de vivacité , & je ne fais quoi de fier & de martial semble animer encore cette physionomie

mie usée : représentez - vous enfin sur son visage les cicatrices de deux coups de sabre , qui attestent ses services & sa valeur. Nous nous levâmes pour aller au - devant de lui. Il prit ma main & celle de Verner , & laissa tomber dessus quelques larmes. *Un vieux guerrier , dont la vie est presque achevée , dit - il d'une voix tremblante , & qui subsiste de la générosité de son noble bienfaiteur , a voulu saluer sa famille , & lui offrir ses faibles prières.* On le plaça dans un fauteuil ; & ce brave homme , qui goûte le seul plaisir de la vieillesse , entama des récits de guerre. . . »

Cet intéressant octogénaire se nomme Graber. Volkmar lui avait sauvé la vie , & il l'avait sauvée à Volkmar. Le major , criblé de blessures , était resté sans connaissance ; on allait l'emporter comme mort ; le bruit & le mouvement le firent revenir à lui ; il rouvrit les yeux. Un cri de joie s'éleva : Graber rugissait de contentement , & ne sentait plus son propre sang qui coulait en longs ruisseaux sur son visage. Il charge le blessé sur son dos , le porte au village voisin sans vouloir souffrir que personne l'aide dans cette douce fonction , reste auprès de lui , & lui prodigue les soins les plus attentifs , les plus pressés , les plus tendres , jusqu'à son entière guérison. Volkmar voulait le renvoyer. . . « *Mon commandant , répondit-il , les yeux étincelans & la main sur la poignée de son sabre , si je vous laisse , que Dieu m'abandonne dès maintenant & à jamais !* »

Octobre 1782.

D

Pour que vous connaissiez encore mieux Antoine Graber , voici quelques phrases d'une lettre qu'il écrit à Volkmar... « Monsieur le major , mon appui , mon vénérable maître , mille , mille remerciemens , votre bon souvenir réjouit ma vieillesse. Mon Dieu , comme vous parlez de mes faibles services ! comme vous représentez le peu que j'ai fait pour vous ! C'était mon devoir , monsieur le major , purement mon devoir. Graber ne vous rendra jamais ce qu'il vous doit. Pourquoi ne puis-je pas être auprès de vous , combattre à vos côtés , veiller sur tous les coups qu'on voudrait vous porter , partager l'honneur de votre victoire ! Hélas ! il n'est plus question du pauvre Graber : mon vieux corps n'est plus en état de servir ; le bras n'a plus de force ; les jambes ont de la peine à le porter. A la bonne heure , grand Dieu ! quand tu voudras , Graber est prêt : tu peux lui dire , *c'est assez !* & le voilà en poussière. Quand je rencontrerai dans le ciel de mes camarades , je leur raconterai comment vos bontés ont rendu ma vieillesse heureuse. Dieu vous conserve , vous fortifie le bras , & vous ramène général ! »

Henriette , par ses caresses affectueuses , réchauffe le cœur du bon vieillard. Il reçoit avec complaisance de cette main chérie les bonbons , le vin , le café qui le ranime. Il parle beaucoup , il est fort gai. Elle aime à le nommer le conservateur de son père , & ce titre lui plaît : le sourire du contentement renaît

à ce souvenir sur ses lèvres ; il caresse d'un air satisfait sa moustache grise, & tourne vers le ciel un regard serein.

Le contentement de la sensible Henriette n'est pourtant pas tout-à-fait pur. En est-il qui le soit ? Il est mêlé de tristes retours sur l'abandon où restent dans leur vieillesse ceux qui prirent tant de soin de son enfance, & de vives inquiétudes sur le sort du père qu'elle n'a peut-être retrouvé que pour le reperdre.

Ses pressentimens ne sont que trop fondés. Une lettre d'Hubert les confirme. Elle annonce que le major a reçu plusieurs blessures dangereuses, qui ne laissent presque point d'espérance. Hubert fait pour lui ce que fit Graber.

Cette nouvelle change en consternation la joie qui régnait chez lui. Graber en meurt. Verner part à l'instant. La mère & la fille déolées restent à la merci de leur douleur. Tout est dans une attente lugubre, dans un silence de mort. On s'évite, on n'ose se parler, se regarder : chacun tremble de lire dans les yeux d'un autre, d'entendre sortir de sa bouche l'affreuse confirmation de ce qu'il craint le plus.

Elle arrive enfin, cette terrible nouvelle : on la mande à l'intime ami de Volkmar. Le sombre nuage a crevé, & la foudre mortelle en tombe. Que deviendra la pauvre Henriette ? . . . Mais une seconde lettre vient tout réparer. La nouvelle se trouve fautive,

& c'est Hubert lui-même qui écrit que le major est en train de guérison.

Henriette n'y gagne rien, & ne fait que changer d'inquiétude : car on ne fait ce que peut être devenu Verner ; on le cherche de tous côtés , & on ne le trouve point , on n'en apprend rien , sa trace est perdue. Son vieux pere n'y survivra pas.

Pour le coup, je n'ai rien craint. Après tant d'expériences , j'ai cru pouvoir me reposer avec une pleine confiance sur la bonne providence du romancier. Qu'elle est attentive & vigilante ! Quel soin paternel elle prend de tous ses personnages ! Comme elle fait bien les retirer du danger ! Si quelquefois elle les conduit jusqu'au bord de la fosse , ce n'est que pour la refermer sous leurs pas : c'est un jeu pour elle. O que ce qu'elle garde est bien gardé ! Ceux que vous aviez cru morts reparaissent pleins de vie. On peut lui adresser ce vers de la comédie :
Les gens que vous tuez se portent assez bien.

Ma confiance a donc été à l'épreuve de tout. On a trouvé le cheval de Verner percé de coups , & je n'ai point craint. On a trouvé tout près de là dans un marais un cadavre méconnaissable , & je n'ai pas même eu la tentation d'imaginer que ce fût le corps de Verner. Confiance bien naturelle & bien légitime , qui ne m'a point confondu.

Verner avait oublié ses passeports : il était tombé

entre les mains des Autrichiens : on l'avait pris pour un espion , & comme tel il avoit été traité fort rudement. On l'aurait pendu ; mais sa jeunesse & sa bonne mine inspiraient de l'intérêt & de la pitié ; la chose traîna en longueur. Il s'avisa enfin de dire qu'il était le gendre de Volkmar. On ne le crut pas : cependant on voulut bien prendre des informations , & écrire à celui du nom respecté duquel il osait se réclamer. A peine la réponse du major fut-elle arrivée , qu'on le remit en liberté , en lui faisant beaucoup d'excuses.

Tout finit bien. Le pere de Verner & Henriette , qui étaient malades d'inquiétude & dans un état désespéré , sont bientôt guéris. La paix se fait , (a) &

(a) Cette paix est la glorieuse paix de Teschen , sur laquelle il semble que le romancier aurait pu dire quelque chose de plus. Voici comment crut pouvoir l'annoncer à sa paroisse un prédicateur de ce pays , qui avait prêché ce jour-là sur l'*humanité* , à l'occasion de la parabole du *Samaritain*. . . “ Qu'il me soit permis de suspendre un moment ces réflexions , pour dire un mot d'un événement qui intéresse l'Europe entière , dont se réjouissent tous ses habitans , & pour lequel tous les sujets du roi rendent en ce jour au Seigneur , par l'ordre exprès & au nom de leur souverain , des actions de grâces solennelles. Ce ne fera pas m'écarter beaucoup de mon sujet , & j'aimerai à ne louer dans le héros que l'ami de l'humanité. Des propositions équitables , faites avec modération , soutenues avec fermeté ; une guerre qui n'a été entreprise qu'à toute extrémité , sans aucun motif d'ambition , d'intérêt ou d'aigreur , pour soutenir les droits du faible contre le puissant ; qui s'est terminée

D iij

Volkmar quitte le service pour venir terminer paisiblement sa carrière au sein de sa famille. Le vieux Verner en est aussi. Il n'y manque que le bon curé que laisse mourir, je ne fais trop pourquoi, la providence, en cela seul négligente & repréhensible, du romancier.

J'ai été un peu long sur ce roman, à raison de son origine allemande, & des caractères du curé, de Graber & d'Hubert, qui en font à mon avis le principal mérite.

Les figures en taille-douce, faites à Geneve, dont on a voulu orner cette édition, ne l'ornent guère. Elles m'ont paru très-médiocres.

Le style français n'est pas toujours pur, exact & correct; mais il est en général assez agréable, quelquefois même élégant, comme on pourra juger par un dernier morceau, peut-être un peu trop fleuri, mais poétique & bien écrit, que je vais transcrire.

C'est Henriette qui, désabusée de la fausse nouvelle de la mort de son père, écrit au bon curé son cor-

presque sans effusion de sang, par une paix d'autant plus honorable que toutes les conditions en sont dictées par le plus noble désintéressement, donnent à notre grand monarque de nouveaux titres à l'amour de ses sujets & à l'admiration de l'univers. J'oserai dire que sa gloire en est augmentée, & que son nom, déjà consacré à l'immortalité, en fera plus respectable & plus cher aux sujets à venir... „Dire en parlant de FRÉDÉRIC: *Sa gloire en est augmentée!* Ce mot, tout simple, s'il était question de quelqu'autre, me paraît être ici d'une hardiesse réellement éloquente.

respondant , ce qui suit. . . « Il en est ainsi de presque tous les orages. Quand ils forment sur nos têtes une apparence si terrible , nous attendons avec beaucoup d'effroi qu'ils éclatent. Une obscure tranquillité regne autour de nous. Toute la nature consternée observe un silence respectueux. Les oiseaux cessent leur ramage ; les quadrupèdes se cachent ; l'homme regarde le ciel avec inquiétude , avec frémissement. Bientôt le tonnerre gronde ; des torrens qui tombent des cieux menacent d'un nouveau déluge ; les élémens combattent comme pour se détruire. Mais lorsqu'un vent favorable commence à souffler , les nuages se dissipent , le ciel s'éclaircit , on voit reparaître son brillant azur , & les gracieux rayons du soleil viennent embellir le spectacle de la nature. Ainsi ont été dissipées les ténèbres de notre affliction , & tous les objets ont repris l'aspect gracieux d'un beau jour de printems. »

Au reste , je m'aperçois , en copiant ce morceau qui m'avait frappé à la première lecture , qu'il est du genre de ceux dont je crois avoir observé quelque part que leur élégance tient au fond des images , & non pas à la surface du style , si je puis m'exprimer ainsi ; qu'ils ont une élégance propre , un coloris profond qu'ils possèdent par eux-mêmes & indépendamment de l'expression : en sorte que cette tirade ne prouverait rien pour le style du traducteur. . . N'importe : laissons-la ; car on la lira sûrement avec plaisir. C.



*Poésies Helvétiques : par M. B*****. A Lausanne,
chez Mourer, 1782.*

ENFIN, notre Suisse française a donc aussi son poète ! Il en était tems, & elle était bien faite pour en avoir. Si les mœurs poétiques, bannies de nos petites villes de Suisse, se conservent à grand'-peine dans quelques recoins de nos campagnes, nos paysages au moins sont & seront toujours poétiques. Nulle contrée dans l'univers, où la nature soit plus belle, plus variée, plus majestueuse ; où elle ait plus senti le pouvoir de l'homme ; qui offre plus de beautés locales.

Ce sont précisément ces beautés locales, ces traits distinctifs, décidés & caractéristiques, que le peintre intelligent de la nature doit s'attacher à bien saisir & à bien rendre. C'est là ce qui donnera à ses tableaux un nouveau degré d'intérêt & d'agrément. Théocrite a peint les campagnes de la Grèce ; Virgile, celles de l'Italie ; Haller, les saisons des Alpes ; Thompson, celles de l'Angleterre ; Ossian, cette nature sauvage & sublime qui l'environnait. Par ce moyen, chacun de ces poètes a un caractère à soi ; leur poésie n'est pas seulement une imitation vague de la nature : on voit qu'ils ont étudié eux-mêmes la nature telle qu'elle s'offrait à eux ; qu'ils n'ont

voulu peindre que ce qu'ils avaient vu , & exprimer que ce qu'ils avaient senti.

Imitons-les dans leur originalité. Ayons aussi une poésie nationale. Si la douleur nous conduit au milieu des tombeaux pour y répéter les complaintes nocturnes du sombre ami des ténèbres , du lugubre & sublime Young , que nos *Nuits* soient autres que les siennes. Faisons des romances nationales , des élogues nationales : que la Suisse nous fournisse & nos tableaux & nos épisodes. Si nous voulons des saisons , au lieu de copier servilement celles du chantre Britannique , chantons celles de notre patrie & de notre climat.

Nec meus hic sermo est. . . Cette idée heureuse & lumineuse n'est pas de moi , quoiqu'elle s'accorde à merveille avec ce que je disais de l'*idiotisme* dans le précédent article. Elle appartient à l'auteur ; & fait le principal sujet d'un discours préliminaire très-bien fait & très-poétique , qui précède son recueil. Là , il la propose & la développe. Il y dit :

« Le poète Suisse ne présentera que les tableaux de la région qu'il habite. Il s'enfoncera dans les Alpes , & se pénétrera de leur spectacle solennel & sublime. Là , il se place sur un rocher escarpé : le torrent mugit à ses pieds ; ses yeux s'égarer sur les cimes multipliées des montagnes. Tantôt il voit les côtes tapissées d'un verd gazon : alors les troupeaux qui montent ou descendent , les fêtes des bergers ,

leurs danses , leurs hautbois , lui fournissent des scènes intéressantes & douces. Tantôt il voit les Alpes couvertes d'une neige épaisse : alors la chute des avalanches , les torrens débordés , la tempête qui gronde au fond des vallées , lui offrent des tableaux terribles & majestueux.

Que les heureuses fictions de la mythologie païenne étaient variées & intéressantes ! comme elles flat-
taient l'imagination ! comme elles peuplaient les campagnes ! Le poète Suisse y renoncera à regret ; mais il y renoncera. Les dieux d'Athènes & de Rome feraient déplacés dans les Alpes , & y porteraient un air tout - à - fait étranger. Il n'imitera point ces poètes médiocres qui , dans leurs comparaisons , se traînent sur les pas de leurs devanciers , ou peignent avec des traits vagues & incertains des objets qu'ils n'ont jamais vus. Ses comparaisons seront toujours tirées des objets qui l'entourent : les lacs & les torrens lui tiendront lieu de mers ; les ours & les sangliers lui tiendront lieu de lions. »

On ne peut ni mieux penser , ni mieux dire ; & l'auteur de cette excellente prose ne saurait être un poète vulgaire.

Vous le connaissez déjà , lecteurs : une grande partie des pièces qui forment ce recueil avaient paru dans mon Journal. Quelques - unes sont légèrement corrigées. Le *Fragment sur le lac Léman* est augmenté d'un bon épisode national , qui le complete & en redouble l'intérêt.

Au reste , il ne sera peut-être pas hors de propos de remarquer que l'auteur a deux freres plus jeunes que lui , tous deux versifians , tous deux annonçant , dit-on , des talens distingués , quoiqu'ils n'aient pas la réputation de leur aîné. De l'un d'eux sont les petits vers dont j'avais dit quelque chose dans les Fugitives du mois de juillet... Trois freres poètes ! c'est un phénomène assez rare.

Revenons au nôtre. Il est certainement né poète ; il a sa maniere à lui , comme tous les grands écrivains ; il s'est fait un genre. Pourvu qu'il se tienne en garde contre sa trop grande facilité ; pourvu que des premiers succès bien mérités & les applaudissemens flatteurs du public , loin de lui inspirer cette excessive confiance qui produit le relâchement , parce qu'elle dispose à être trop aisément content de soi , ne fassent au contraire que l'exciter sans cesse à de nouveaux efforts ; pourvu qu'il épure & perfectionne son goût , qu'il ne soit pas trop indulgent à son génie , qu'en un mot , doué du talent poétique de Racine , il apprenne comme lui à faire des vers difficilement : nous osons lui promettre qu'il réalisera l'augure de ce distique ; par lequel il termine heureusement une de ses plus belles pieces :

Forçons le Français même à répéter nos vers ,
Et vengeons l'Helvétie aux yeux de l'univers.

M'accusera-t-on de partialité nationale , ou de pré-

vention d'amitié , si j'établis ici un court parallèle entre notre poète & M. Delille ?

M. Delille sans doute est plus exercé , il a plus d'art : mais a-t-il autant de naturel ?

Sa poésie est plus travaillée , mais moins facile ; plus belle & plus égale , mais moins douce & moins pleine de grace.

L'un & l'autre ont le don de l'harmonie ; mais si l'harmonie de l'un est plus ferme , plus soutenue , plus brillante , plus sonore , les vers de l'autre coulent avec moins de gêne , & n'en sont pas moins flatteurs pour l'oreille.

M. Delille plait , & l'on fait pourquoi : le jeune poète que j'ose lui comparer charme plutôt qu'il ne plait ; car souvent on ne fait comment se rendre raison du plaisir qu'il cause.

La muse de celui-ci a l'air du sentiment : la muse du poète de la Seine a l'air de la dignité.

La démarche de l'une est imposante & mesurée ; mais un abandon voluptueux rend peut-être l'autre plus intéressante.

Des deux poètes , l'un est plus admirable , & l'autre plus aimable : l'un a les défauts des grandes villes , trop de recherche , trop d'esprit , un peu d'affectation ; l'autre a des défauts champêtres , trop de négligence , un peu de mauvais goût. (a) Mais

(a) Je n'en veux pour exemple qu'un certain *Songe*

ce dernier a certainement plus de verve.

J'ai comparé; prononcez. Quant à moi, j'imiterai la sagesse & la circonspection du bon Plutarque, qui, après avoir indiqué tous les points de comparaison qu'il voit entre un Grec & un Romain, s'en tient là & laisse prudemment la palme indécise; remettant à ses lecteurs, suffisamment informés, le soin de l'adjuger eux-mêmes.

Mais produisons encore au procès quelques pièces justificatives.

J'ai vanté la *verve* du poëte Helvétien. Eh bien ! trouverez-vous dans M. Delille une tirade où il y ait autant de *verve* que dans ce début d'une épître élégiaque, adressée à un anonyme sur la mort im-
prévue d'un de ses amis ? . . .

Un ruisseau sur son verd rivage !
Voyait s'élever deux ormeaux :
Ils entrelaçaient leurs rameaux,
Et ne présentaient qu'un ombrage.
Paraissant unis à jamais
Dans leur solitaire retraite,
Zéphir seul balançait leur tête,
Les vents ne troublaient point leur paix :
L'onde répétait leur image ;
Les légers habitans des airs,

où il dit à sa *Glycere*, que dans son rêve il la croyait un
in-douze charmant, bien *proprement relié en marroquin*...
Cette galanterie est bien Suisse, & d'un étudiant Suisse
encore. Un Français ne s'en ferait pas avisé.

Cachés sous leur épais feuillage ,
 Modulaient les plus doux concerts.
 Mais tout-à-coup l'urne *céleste*
 Verse ses flots *du haut des cieux* ;
 Et les aquilons furieux ,
 Se livrant un combat funeste ,
 Répandent l'horreur en tous lieux :
 Le ruisseau , gonflé par l'orage ,
 S'échappe en torrent déchainé ;
 Il étend son affreux ravage
 Sur ce couple trop fortuné.
 L'un des ormeaux par sa furie
 Du fol heureux de sa patrie
 Tombe bientôt déraciné ,
 Et laisse triste & solitaire
 Au bord de l'onde *passagère*
 Son compagnon abandonné.

Dans la même épître , quelles charmantes images
 s'offrent encore ! Quels heureux vers que les suivans !

Ton ami t'embrassait au lever de l'aurore ;
 Au déclin du soleil le trépas le dévore.
 Attachés l'un à l'autre , unis dès le berceau ,
 L'amitié devant nous portait son doux flambeau . .
 Elle nous devançait , en semant les chemins
 Des roses du bonheur (*a*) qui tombaient de ses mains . .
 A ces jours fortunés d'une *union* chérie

(*a*) Je suis enchanté de cette expression vraiment poétique ; mais je voudrais que l'auteur s'en servit un peu moins fréquemment. Elle est si belle ! ce serait dommage de l'user.

Vont succéder les jours de la mélancolie;
 Et l'amî, dont la main le couronnait de fleurs,
 Ne te laisse en mourant qu'une urne & des douleurs.??

A ces touchantes images, joignons celle de l'*A-*
mour attendri, qui, *du bout de son flambeau*, trace
 les chiffres réunis d'une amante & d'un amant sur
 le même tombeau.

Citons enfin de cette piece ces deux vers de sen-
 timent, si poétiquement philosophiques, si fort sans
 prétention, si préférables à des vers qui ne feraient
 que sententieux :

Nous tremblons dans les jours d'orage;
 Goûtons au moins ceux du beau tems !

Où trouverez-vous plus de délicatesse, & en
 même tems de naturel & de douceur, que dans ce
 lambeau, tiré d'une piece qui a pour titre : *les In-*
conséquences de ma jeunesse ? Il s'agit de l'amour. Le
 poète, après avoir peint

La flamme inconstante & légère
 Qui sort de son flambeau trompeur;
 L'obscurité si mensongere,
 Que produit son bandeau flatteur;
 Et de son aile passagere
 Le vol incertain & menteur:

• ajoute ce qui suit :

J'ai vu que de son trait brillant
 La piquure, d'abord aimable,

S'envenimait à tout moment :
 Bientôt blessure insupportable ;
 Et puis enfin plaie incurable ,
 Sans espoir de soulagement.

J'ai vu que la flamme charmante ,
 Que son flambeau sur nous jetait ,
 Au premier coup - d'œil paraissait
 Plus lumineuse que brûlante :
 Mais que trop vite on ressentait
 Sa chaleur vive & consumante.

J'ai vu que le tissu doré
 De ce bandeau si révére ,
 Tramé des mains de Vénus même ,
 Par le dégoût est déchiré
 Dès le troisième jour qu'on aime ,
 Sans pouvoir être réparé.

Mais , quoiqu'il ait si bien vu tout cela ,

Dès que vers lui Julie avance ,
 Il veut être encor malheureux. . .
 Oui (*s'écrie - t - il*) je préfère les orages
 Qui , troublant les mers de Paphos ,
 Soulevent sans cesse les flots
 De ces intraitables parages
 A rester dans un froid repos ,
 Les bras croisés sur le rivage ;
 Et j'estime bien davantage
 Les intrépides matelots
 Qui des autans bravent la rage
 Que les casaniers sans courage ,
 Qui tremblent au seul bruit des eaux.

Combien

Combien le charme de l'harmonie de ces rimes redoublées prête encore de nouvelles graces à cette poésie anacréontique ! C'est presque par-tout dans ce recueil qu'au vif & doux coloris de ses images notre poète joint ainsi le mérite d'une versification enchanteresse. Et que faut-il de plus pour avoir un droit incontestable au titre de grand poète ?

Se représente-t-il les malheureux ? Il les voit

Nageant avec effort dans le torrent des maux.

La triste mélancolie a-t-elle remplacé les illusions de l'amour & de l'espérance ? Il regrette

Ces myrtes, dont l'aimable ombrage
L'a tenu si souvent au frais,
Changés en lugubres cyprès
Courbés sous l'effort de l'orage.

Nous raconte-t-il comment, se forgeant un bonheur systématique, entreprenant de le circoncrire d'un cercle étroit, il s'est égaré à la poursuite du plaisir, tant qu'il n'a pris que la philosophie pour guide dans cette recherche ? Un vers pittoresque me fait voir ce plaisir ardemment poursuivi, prompt à s'échapper, à s'envoler comme l'oiseau ou le papillon léger :

Je l'effrayais en voulant le saisir.

Parle-t-il du système du *noir Zénon*, dont il n'est pas le partisan ? Voici comment il s'exprime :

Octobre 1782.

E

Admirant trop ce sombre atrabilaire,
 Contre l'écueil de son humeur austere,
 Où m'attendait un naufrage fatal,
 Pour me briser je suivis son fanal. . .
 Fanal semblable à ces lampes funebres,
 Qui des cachots éclairent les ténèbres!
 Leur incertaine & mobile clarté
 De la prison blanchit l'obscurité ;
 Le malheureux , à leur pâle lumière ,
 Sent encor plus le poids de sa misere,
 Sur ses liens porte un œil de terreur,
 Et les secoue en frémissant d'horreur. (a)

Parle-t-il au contraire du sentiment ? Il en emprunte
 les couleurs ; ces couleurs aimables, dont il dit

Que l'éclat simple & la touche adoucie
 Lui présentaient la nature embellie. . .
 Tel le tableau, que l'humble solitaire
 Suspend aux murs de sa retraite austere,
 De leurs cailloux cache la nudité.

Veut-il se justifier de l'accusation d'inconstance ?
 L'image la plus riante & la plus gracieuse lui sert
 pour cela.

Surpris, égaré dans l'orage,
 Voyez, Glicere, cet oiseau
 Glissant de feuillage en feuillage

(a) Ce que j'admire ici, c'est la poésie, l'expression,
 l'image, & non la pensée. A Dieu ne plaise que je pense
 ainsi d'une philosophie qui se trouve à l'unisson de l'ame
 céleste de Caton !

Sur les rives de ce ruisseau.

Pour échapper à la tempête

Il cherche par-tout sa retraite :

Son nid paraît-il à ses yeux ?

Il y vole , & s'y trouve heureux.

Cet oiseau , voilà mon image. . .

Je cherchais la félicité ;

Je l'ai trouvée à mon passage ,

Et m'y suis d'abord arrêté ,

Comme au terme de mon voyage . . .

J'étais volage auprès des autres ;

Mais je suis tendre auprès de vous.

Cela n'est-il pas neuf , facile & joli ? Si vous voulez
des images d'un autre genre , lisez & admirez.

Le crêpe de l'ennui tapisse mon séjour ;

Mon sang plus lentement circule dans mes veines. . .

Et mes yeux , surchargés d'une lourde paupière ,

Inondés de mes pleurs , refusent la lumière. . .

L'air même , appesanti sur ma tête débile ,

Accable de son poids tout mon corps immobile :

Chaque souffle qui sort de mon sein trop chargé ,

Est un profond soupir en plainte prolongé ;

Et le sommeil , fuyant la couche où je soupire ,

Verse , au lieu de pavots , un funeste délire ,

Qui , de mes longues nuits redoublant la noirceur ,

Egare ma raison , & déchire mon cœur.

A - t - on jamais peint les effets du spleen avec plus
de force & de vérité ? Voyez encore la peinture de
cet engourdissement de l'ame , de cette profonde
apathie , qui en est le dernier degré.

F ij

Je cessai de me plaindre , & mon œil plus tranquile ,
 Dans son orbe roidi demeurant immobile ,
 N'eut plus qu'un faible éclat . . Ma main , pressée en vain ,
 De mes meilleurs amis ne ferait plus la main .

Le tableau de la convalescence n'est pas moins attendrissant. Je renaissais , dit le poète ; le baume du printemps me ramène par degrés à l'existence :

Et mon premier sourire annonce à mes parens
 Que mon ame se rouvre aux plus doux sentimens.
 Le sommeil reparait , & la main bienfaisante
 Exprime ses pavots sur ma tête mourante . .
 Déjà je puis marcher , errer dans ces vallons ,
 Où la main de Cérès trace encor des sillons :
 J'aime à cueillir ces fleurs dont la terre se pare ,
 A fuir les détours d'un ruisseau qui s'égare ,
 A voir les feux du jour dans les eaux réfléchis
 A travers les rameaux de ces faules blanchis . .

Que toutes ces images sont agréables ! Quel doux éclat elles répandent sur le style ! Comme il en est lumineux ! . . . Et ces images ont toujours quelque chose de si naturel ! Il y a un tel mélange de sentiment , qu'il semble qu'elles n'aient point été cherchées , que ce soit le cours du sentiment qui les amène . . On n'en dira pas autant de M. Delille ; & voilà encore une différence intéressante que j'aurais pu faire observer entre les deux poètes.

Puisque je reviens à ce parallèle , ajoutons - y un dernier trait : c'est que M. Delille a l'air moins ori-

ginal. Ce qu'il dit, même de neuf, n'a pas une certaine originalité : on voit par où il y est venu ; on voit quelle imitation l'a conduit à telle ou telle invention. Il n'en est pas ainsi de l'auteur des *Poésies Helvétiennes* : il semble n'avoir jamais écrit un mot que d'après sa propre impression, n'avoir jamais pensé un instant à la manière dont la même idée pouvait avoir été exprimée par quelqu'autre, n'avoir jamais voulu lutter contre personne : il n'écrit pas autrement quand il n'y aurait de livre au monde que le sien. . .

Alors cependant il n'aurait pas pu mettre en beaux vers *les Chants de Selma* d'après l'excellente traduction que nous a donnée M. Letourneur des poésies d'Osian, dont notre poète est, ainsi que moi, le grand admirateur. C'est là que le sentiment, l'enthousiasme, le génie des images grandes & vraies, la peinture d'une nature poétique, de mœurs poétiques, d'événemens poétiques, & sur-tout l'originalité tiennent lieu d'art, d'esprit & de méthode.

L'authenticité de ces poésies a été fortement contestée. Plusieurs se sont obstinés à les croire de M. Macpherson, leur éditeur. . . « L'accusation, dit M. B. avec beaucoup d'agrément, l'accusation était aussi honorable que singulière ; & M. Macpherson s'en défendait assez faiblement : mais il publia une traduction d'Homère, & fut pleinement justifié. . . Il me paraît, ajoute-t-il, beaucoup plus aisé de croire

au génie d'Offian qu'à celui de M. Macpherson.

C'est sur-tout, dans ses *romances* que l'auteur a voulu être poète national. Il a le vrai génie de ce genre naïf & touchant ; il l'embellit sans le farder , en l'ornant de quelques images simples ; parure modeste, qui sied à son ingénuité.

J'ai quelque regret que la seconde, qui a pour titre, *le Vieillard Suisse*, & qui est remplie d'heureux détails du champêtre le plus gracieux, ait une coupe de vers si peu agréable. Ce sont des vers de sept syllabes, entre-mêlés de vers de huit syllabes : mélange très-peu harmonieux. . .

Près de ma simple chaumière,
 Assis sous cet épais bouleau,
 Je vois déjà la lumière
 Par degrés quitter le coteau.
 Déjà s'avancent les ombres
 Qui vont obscurcir les cieux ;
 Déjà de ses voiles sombres
 La nuit vient rembrunir ces lieux.
 Regagnant sa bergerie,
 Mon troupeau revient à pas lents ;
 Je l'entends dans la prairie
 Pousser de longs mugissemens.
 C'est mon fils qui le ramene ;
 Je vais bientôt le revoir !..
 En attendant qu'il revienne,
 Goûtons ici le frais du soir.
 Que j'aime à voir des campagnes
 Lentement le fond se noircir,

Et l'ombre de nos montagnes
 Croître, s'étendre & les couvrir !
 Ainsi dans mon dernier âge,
 Ne voyant plus le soleil,
 Ce crépuscule présage
 Les approches du long sommeil,
 De ces cabanes prochaines
 Je n'apperçois plus les sommets ;
 L'onde seule des fontaines
 Brille en traversant les guérets :
 Le triste oiseau des ténèbres,
 Du faite de cette tour,
 Par ses cris longs & funèbres
 Nous annonce la fin du jour.
 Sortant du sein d'un nuage,
 Qu'ont écarté les doux rayons,
 La lune dans son passage
 Illumine un peu nos vallons...

Quel charmant tableau du soir ! Que toutes les couleurs en sont fraîches & vélocités ! Et qu'il est dommage que ce qui est si flatteur pour l'imagination & le sentiment, ne le soit pas pour l'oreille !

Mais de toutes les romances, & , à mon gré, de tous les vers de ce recueil, il n'en est point qu'on doive préférer à la romance de l'*Avalanche*. Elle a sur la précédente, qui n'est que descriptive, le grand avantage d'être *épique*, d'être le récit d'une action, & d'une action extrêmement intéressante. Je résiste avec bien de la peine au desir de la transcrire pres-

qu'en entier ; & je pourrai bien quelque jour en faire usage dans mes fugitives. L'hiver des Alpes y est écrit. . . comme le soir dans le morceau que j'ai rapporté tout - à - l'heure.

Par toutes mes citations vous voyez , lecteurs , que je ne suis point ennemi des détails , que j'en ferais plutôt amoureux. . . Cependant écoutez le poète dans son *Discours préliminaire*. . . « Quelques critiques. . . »

C'est moi-même, *lecteurs*, sans nulle vanité*

& je vous prévien que les phrases que je mettrai en caractères italiques sont de moi. . . « Quelques critiques voudraient retrancher les détails dans les peintures poétiques ; ils les regardent comme *un des grands écueils de la poésie descriptive* : ils disent que *le poète doit être peintre , & non dessinateur*. Mais nous pensons , au contraire , que le poète doit être aussi dessinateur , & que les détails sont un des plus grands charmes de la poésie. Ils nous paraissent être à la poésie ce que les anecdotes sont à l'histoire. On admire les grands tableaux ; l'intérêt vient à la suite des détails. Le lecteur voit avec le poète les Alpes , les forêts , les hameaux & les cités se répéter dans les eaux tranquilles du Léman , & le nuage promener lentement l'ombre de monts en monts : il entend avec lui le vent qui siffle dans un chêne entrouvert , & le faible murmure de ce ruisseau qui

coule sur de petites pierres blanchâtres : il s'affied à côté de lui sur ce banc de gazon placé dans cet angle obscur sous un églantier. Par - tout il l'accompagne, & partage ses sensations ; il devient son compagnon, son confident, son ami. Oui, c'est par la vérité, par l'intérêt des détails, que les grands maîtres plaisent & attachent. . . » Oui, sans contredit ; & tout cela est parfaitement bien vu, parfaitement bien pensé, parfaitement bien écrit ; & je l'ai copié avec beaucoup de plaisir. Mais ce n'est point là l'état de la controverse.

Eh ! qui pense à vouloir *retrancher les détails dans les peintures poétiques* ? Qui pense à nier qu'ils ne fassent *un des plus grands charmes de la poésie* ? J'admire autant que personne Homère, Richardson, Gessner, dans les détails continuels où ils entrent. . . Je n'admire pas tout-à-fait autant, je l'avoue, ou plutôt, je trouve fort déplacés les détails minutieux dont la plupart des poètes Allemands surchargent leurs tableaux, & les détails incompréhensibles d'un certain clair de lune que l'auteur de ce recueil a décrit fort au long dans sa pièce sur le *lac Léman*.

De quoi s'agit-il donc ? De la manière dont il faut employer les détails, pour qu'ils produisent un bon effet. J'aime beaucoup les détails à la grecque, à l'antique, à l'homérique : j'aime rarement les détails à l'allemande.

Pour traiter ce sujet avec quelque netteté, il faut

draît un assez long chapitre de rhétorique. En attendant que quelqu'un le fasse , (car il est encore à faire , comme bien d'autres) je vais proposer quelques idées , le moins vagues qu'il me sera possible.

Je pense que les regles à suivre sont à peu près les mêmes pour les détails que pour les images. Qu'est-ce en effet qu'un détail ? Une image , mais plus appropriée & plus terminée ; le dernier coup de pinceau du poëte.

Par-là même qu'il acheve l'image , on a droit d'en exiger une plus grande perfection. C'est nécessairement un défaut , toutes les fois que ce n'est pas une beauté.

Ce n'est pas une beauté , quand il n'est pas parfaitement net ; car alors il ne répond pas à son but , qui est de fixer plus précisément l'imagination. La simplicité , qualité déjà si essentielle à l'image , est donc encore plus nécessaire au détail.

Ainsi , lorsque vous voudrez donner la dernière main à l'image , trouvez pour cela quelqu'autre moyen que celui de venir me tracer avec complaisance des linéamens si fins qu'ils en sont imperceptibles.

Tous les détails des grands maîtres sont d'une singulière netteté : jamais pour les saisir il n'est besoin du moindre effort , de la moindre contension d'esprit. Ce n'est qu'un point : si vous voulez que ma vue le distingue , qu'il soit lumineux & saillant.

Seconde regle. Ne détaillez pas le détail lui-même ;

sachez vous arrêter : ou vous fatiguerez , vous impatienterez infailliblement vos lecteurs. Qu'ils sont affommans , ces détails atomes ! Les anciens ne les ont point connus ; ils n'étaient pas si subtils. Chez eux , le détail qu'un poète Allemand vous déduira impitoyablement en quatre vers *patets* , (*a*) brille & fuit comme l'épincelle de lumière qui vole sur la surface d'une onde agitée.

Troisième règle. Ne compliquez pas trop vos détails. Un détail plaît ; des détails accumulés ne plaisent plus : parce que , selon la remarque ingénieuse de Marmontel dans sa Poétique , le premier détail suffit pour mettre en jeu l'imagination du lecteur ; ceux qui viennent après ne font plus que la gêner. Dessinez bien correctement tous les contours de l'objet ; ne lui laissez rien à faire , & soyez sûr d'ennuyer. Ne savez-vous donc pas qu'il faut bien se garder de tout dire ? . . . Voilà dans quel sens je ne veux pas que le poète soit dessinateur : ai-je tort ? Quand il l'est , n'est-ce pas une pédanterie poétique ?

On m'objectera Homère. Mais , quand il entasse des détails , ils sont si simples , si peu étudiés , si peu recherchés ! c'est la nature même. Aborde-t-on ?..

(*a*) Je voudrais pouvoir naturaliser cette expression , dont nous nous servons pour désigner ces caractères minutieux , toujours occupés à arranger de petites choses , à les manier , remanier , retourner & tourmenter en tout sens , en y mettant toute l'importance qu'elles n'ont pas , tout le soin qu'elles ne méritent pas.

« On baïsse les voiles ; on les range dans le vaisseau : on couche promptement le mât dans l'espece d'étui qui doit le recevoir , & à force de rames on entre dans le port. Aussi-tôt on jette les ancrs , on lie les cables , on descend sur le rivage. . . » Ces détails peuvent paraître fades à des gens d'un esprit trop délicat ; mais ils ne sauraient paraître embrouillés ni fatigans à personne. De même se rembarque-t-on ? Je vois le mât qu'on relève , les blanches voiles qu'on déploie & qu'enfle le vent ; j'entends le flot bruyant frémir autour du vaisseau , dont la quille fend l'onde bleuâtre & sombre ; le navire fuit au travers des mers , & mon œil fuit le long fillon qu'il laisse après lui. Homere n'a rien oublié , & il n'impatiente point , parce que tous ces détails sont simples , faciles à saisir & à rassembler ; parce qu'on voit bien qu'ils sont venus s'offrir d'eux-mêmes à l'imagination du poëte. Il ne les a pas accumulés ; ils se sont naturellement accumulés.

Trop de détails ont encore l'inconvénient de ne pas se réunir aisément pour former un ensemble : d'où il résulte souvent un rappetissement de tous les objets & une confusion fort déplaisante.

On m'a dit qu'Homere avait peint les cloux d'or dont était parsemé le sceptre d'Achille ; & Virgile , la branche flexible d'acanthé brodée sur le voile de Didon. Je réponds que ce n'est qu'un mot en passant ; que rien n'est plus simple , plus net , moins alambi-

qué, plus conforme à mes trois regles ; mais que , si Virgile s'amusait à déterminer les contours que fait sa branche d'acanthé , & Homere l'arrangement des cloux d'or de son sceptre , cela serait d'une insupportable infipidité ; ou que si , à ce détail léger , qui semble être échappé à leur génie , ils avaient ajouté plusieurs autres détails , ils seraient devenus froids , confus , pesans & minutieux. Homere , quoique le favori de la nature , a pu s'égarer quelquefois : mais Virgile , le modele du bon goût , n'a jamais un détail à retrancher.

Est-il besoin d'avertir encore , qu'il y a un choix à faire entre les détails ; qu'il faut rejeter sans miséricorde , non-seulement tous ceux qui sont peu pittoresques , point caractéristiques , & de nul effet , mais tous ceux qui se refusent à une expression élégante , heureuse & poétique , dégagée de tout embarras & de toute subtilité ? . . . On le comprendra bien ; & je veux me hâter de passer à la discussion d'une autre des idées de l'auteur.

Voici comment il l'exprime dans son *Discours préliminaire* . . . « Peintre de la nature , veux-tu la surprendre ? Va-t-en sous l'ombre vénérable de ces antiques sapins ; prête l'oreille au frémissement de leurs cimes ébranlées ; contemple la lumière dégradée à travers leurs branches ; enfonce-toi dans l'endroit le plus sombre ; pénètre-toi de l'horreur religieuse qui y regne : prends les pinceaux , & travaille. Oui , quand

tu voudras peindre la nature , garde-toi de t'enfermer dans ton cabinet ; ton génie y serait rétréci. Mets-toi au large sous le dôme verdoyant des vastes forêts , ou sur une haute montagne sous la voûte immense des cieux : que ton imagination soit toujours d'accord avec tes yeux & la nature. Veux-tu peindre un orage ? Entre dans un bateau , lorsque les vents soulèvent le Léman. Veux-tu décrire une belle nuit ? Vogue sur le même lac , lorsque la lune y promène ses reflets & argente les flots tranquilles. Veux-tu crayonner une tempête ? Enfonce-toi dans une vallée profonde des Alpes ; attends-y la réunion des vents , de l'éclair & de la foudre.

Fort bien ! . . . Ce n'est pourtant pas au pied des sapins que le poète a écrit ce morceau d'enthousiasme . . . Non : mais il y avait été. Et c'est ainsi que j'essaierai de le concilier avec Jean-Jaques Rousseau.

Ce dernier , dans ses Confessions , nous dit que jamais son imagination ne s'exaltait davantage qu'en l'absence des objets qu'elle avait à peindre , & que c'était au milieu des glaces de l'hiver le plus rigoureux qu'elle se transportait le mieux au milieu des scènes d'un printemps mille fois plus ravissant encore que n'est celui de la nature dans tout son éclat.

Y a-t-il une contradiction réelle entre ces deux assertions ? J'imagine , quant à moi , qu'elle n'est qu'apparente.

Il faut voir & revoir l'objet , avant de le peindre ;

il faut le voir en détail, & le voir avec enthousiasme. Mais je ne crois pas que ce soit le moment le plus favorable pour *prendre ses pinceaux & travailler*. En travaillant ainsi, il me paraît assez vraisemblable qu'il y aurait dans le tableau des détails d'une vérité saisissante, & que l'ensemble serait manqué. Il vaut mieux se livrer, s'abandonner sans réserve à l'impression confuse des objets, sans songer à les peindre. . . Voyez, sentez, & ne prenez point vos pinceaux.

C'est lorsque toutes ces choses auront fermenté à loisir dans votre imagination, que vous y aurez souvent repensé, qu'il s'en fera fait une sorte de triage; c'est alors que, se rallumant plus vivement en l'absence des objets, l'imagination les reproduira embellis; & enfantera de ces tableaux enchanteurs, animés, vivans, dont M. Delille dit :

C'est mieux que la nature, & cependant c'est elle.

Il se peut donc qu'il faille avoir vu, & qu'il soit bon de ne pas voir.

Gravina a là-dessus une idée un peu platonique, mais très-profonde, quand il dit que la poésie est, non pas l'imitation de la nature, mais l'imitation du modèle que l'esprit humain tire de la nature, & qu'elle est l'art de mettre la vérité dans la fausseté, ce qui veut dire que la fiction du tout n'est pas moins de son essence que la vérité des détails de l'assemblage desquels ce tout fictif est composé.

Commençons donc par regarder , par voir , par assembler nos matériaux , par *aller à la chasse des images* dans des courses champêtres & solitaires , selon l'heureuse expression & l'usage poétique de Kleist. Notre provision faite , c'est à l'imagination à travailler à son tour : c'est à elle à tirer du réservoir les images dont elle a besoin ; à les combiner comme il lui plaît , y ajoutant ou en retranchant à son gré. Laissons - lui le tems de digérer. Sans cela , nos copies de la nature risquent fort d'être froides & inanimées. (a)

Telles ne sont certainement pas celles du poète Helvétien... Venez , aimable poète , venez prendre entre mes auteurs favoris la place que demandent vos talens : je vous placerai auprès de Gesner & de Thompson ; & j'espère de vous voir un jour leur égal.

Je le sens bien ; vous m'avez séduit... & qui ne séduiriez - vous point ? Vos chants harmonieux flattent l'oreille , charment l'imagination , gagnent le cœur ; les échos de votre beau lac , peu faits jusqu'ici à entendre de si doux accens , se plaisent à les répéter.

Tale tuum carmen nobis , divine poeta !

Quale sopor fessis in gramine , quale per astum

Dulcis aqua saliente sitim restringere rivo.

(a) On peut appliquer tout cela à la manière de lire & d'imiter ce qu'on a lu.

Ce

Ce n'est pas que je ne voie encore très-bien tous vos défauts. Je vois vos négligences & vos incorrections, vos phrases souvent inexactes, quelquefois un peu louches, quelquefois aussi alongées & traînantes. Je vois très-bien que le goût vous avait abandonné quand vous disiez dans la pièce du *spleen*, que l'oiseau glisse de branche en branche en suivant sa maîtresse.

Je trouve bien malheureusement choisi ce mot de *maîtresse* : d'ailleurs je n'aime point cette image de *glisser*, qui vous est familière, & qui devient à la mode aujourd'hui sans en devenir pour cela plus exacte ni plus agréable. C'est *se glisser*, & non pas *glisser*, qu'il faudrait dire.

Je comprends parfaitement bien qu'on ne fait ce que vous voulez dire dans ces vers énigmatiques, où vous assurez que, si vous renoncez à l'amour, ce n'est pas par vengeance, & que

Vous détestez moins ce tyran
Que les alarmes & les peines
Que cause ce perfide enfant.

Si ces vers ont un sens, il est profond. Tout ce que j'y vois clairement, c'est une licence de rime que je n'approuve point.

Oui, je vois tous les défauts qui empêchent que vous ne soyiez un modèle à proposer ; mais je n'ai pas le courage de vous les reprocher... Je vois très-distinctement tous vos défauts :

Mais malgré vos défauts, je vous aime à la rage. G.

Octobre 1782.

F.

THÉÂTRES.

COMÉDIE FRANÇAISE.

Retraite & réception.

Nous avons raison d'avancer , dans un des numéros de ce Journal , qu'il semblait être de la destinée du théâtre français de s'appauvrir aujourd'hui par ses acquisitions presque autant que par ses pertes. Ce qui vient de se passer à la rentrée du théâtre nous en fournit une nouvelle preuve. Peut-être aussi le regret de ce que nous n'avons plus contribue-t-il à nous armer de sévérité sur ce qui nous reste. En quatre années nous avons perdu Lekain , Bellecour , Mad. Drouin , Mlle. Hus , Mlle. Luzzi , Mlle. Sainval , M. Monvel , & en dernier lieu M. Anger. Il est vrai que nous avons acquis le sieur Florenci , le sieur Broquin , le sieur Marfy , & la Dlle. Olivier ; mais en conscience n'avons-nous pas quelque droit de déplorer nos pertes , en attendant que nos acquisitions nous en consolent ?

Le sieur Anger débuta , le 14 avril 1763 , par le rôle de Dave dans l'*Andrienne*. Un physique que la nature semblait avoir destiné aux grandes livrées , un masque mobile , un œil faux ont dû nécessairement

prévenir en faveur du débutant ; aussi obtint-il un grand succès , quoique le célèbre Armand fût en possession de jouer le rôle de Dave avec une supériorité que personne n'a encore fait oublier. Le sieur Anger était doué de beaucoup d'intelligence ; & nous osons assurer que , s'il eût voulu travailler & tirer tout le parti qu'il pouvait de ses avantages personnels , il eût laissé la plus grande réputation. Mais il regardait son état comme un métier , & n'aspirait qu'au moment de voir la fin de son esclavage ; c'est - à - dire , l'époque d'obtenir sa pension de retraite. Soit que , dégoûté des tracasseries intérieures de la comédie , il préférât la tranquillité à la gloire , soit que naturellement confiant & paresseux , il se reposât entièrement sur ses moyens & l'indulgence du public ; il est certain que depuis long-tems il ne faisait aucun progrès. Il savait en général peu ses rôles , & il ne paraissait nullement embarrassé de ce qui déconcerte ordinairement un acteur jaloux de plaire. Il brisait aussi très-souvent la mesure des vers , & d'une façon cruelle pour les oreilles les moins exercées. Dans la prose , il substituait du sien à ce qu'il avait oublié , & ces remplissages étaient aisés à reconnaître. Malgré tous ces défauts que le public n'aurait sûrement point pardonnés à un autre , le sieur Anger était en possession de plaire au parterre , & l'avait accoutumé à lui passer tout. Il voulut même s'essayer dans le tragique , & il y débuta le 19 février 1768 , par le rôle de Huaf.

car dans les *Illinois*, *Warwick*, &c. Mais il sentit bientôt qu'il n'était pas appelé à ce genre ; & après quelques tentatives infructueuses , il y renonça tout-à-fait.

Les rôles de fourbes étaient ceux où le sieur Anger faisait le plus d'effet , & qu'il remplissait avec le plus de plaisir & de succès. On se rappellera toujours de lui avoir vu jouer *Tartuffe* , de manière à ne pas être remplacé de long-tems ; son costume , son maintien , son regard , tout annonçait l'hypocrite le plus déterminé ; & quoiqu'il chargeât quelquefois un peu ce caractère , il est certain qu'il était parvenu à le rendre d'après l'idée que l'on s'en fait généralement. Il avait tellement accoutumé le public à l'y voir , qu'on n'y souffrait que lui , & que ses camarades avaient fini par lui abandonner absolument ce rôle.

Celui de la Branche , dans *Crispin rival* , était aussi très-analogue à son physique , & il y faisait le plus grand plaisir. Il en était de même de Basile , dans le *Barbier de Séville* , rôle qu'il joua d'original , & dans lequel il n'a jamais été doublé. Il était impossible de mieux exprimer l'étonnement & la stupéfaction. Nous doutons que le sieur Dugazon qui joue maintenant ce rôle , puisse jamais y produire autant d'effet.

Le sieur Anger n'était plus le même dans les pièces nouvelles ; & à l'exception de celle que nous venons de citer , nous ne voyons pas qu'il se soit montré jaloux de se distinguer dans de nouveaux

rôles. C'est que ce soin aurait demandé un travail & une étude qui répugnaient à sa paresse, & dont il se sentait incapable.

On fait même qu'il a eu à cette occasion différentes altercations avec plusieurs hommes de lettres ; on se rappelle entr'autres , qu'à la veille de jouer l'*Egoïsme*, il rendit son rôle, & mit l'auteur dans un grand embarras. Il est vrai que le sieur Dazincourt se chargea du rôle , qui n'était pas à sa taille , mais qu'il remplit avec beaucoup de zèle & d'intelligence.

Le sieur Anger a souvent mis ses camarades dans le même embarras. Il se laissait inscrire sur le répertoire pour tel rôle , & le matin , quelquefois même le soir du jour de la représentation , il envoyait dire à son double de s'en charger. On a vu même que quelquefois il ne prenait pas la peine d'avertir , & risquait de faire manquer le spectacle. Une telle négligence est une insulte au public & à la comédie. Le besoin qu'on avait du sieur Anger rendait indulgent , & l'impunité l'engageait à manquer encore.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire , que si le sieur Anger avait voulu , par un travail constant & réfléchi , profiter de ses heureuses dispositions , travailler ses rôles , soigner sa mémoire , & se rendre digne des bontés du public , en s'appliquant à les mériter davantage , il eût laissé une grande réputation dans les grandes livrées ; & son nom aurait pu balancer , dans les fastes dramatiques , celui du célèbre

Préville , à qui vingt-neuf années de gloire & de succès n'ont pas fait perdre l'habitude du travail , & qui ne s'est dispensé dans aucun tems de mériter sa réputation.

La destinée du fleur Anger doit servir de leçon aux jeunes comédiens qui seraient tentés de suivre son exemple , sans avoir ses talens. Qu'ils tremblent de s'arrêter dans la carrière du travail , & qu'ils songent que l'indulgence du public n'a qu'un tems ; plus il a été patient , plus il devient sévère , lorsqu'il voit qu'on néglige ses bontés.

ON a reçu cette année la Dlle. Olivier , attachée à ce théâtre depuis dix-huit mois , en qualité de pensionnaire , pour jouer les jeunes amoureuses , & doubler la Dlle. Doligny & la Dlle. Contat.

On ne peut pas dire assurément que cette jeune actrice ait du talent , ni que ce soit ce motif qui l'ait fait admettre. Mais si elle se borne à jouer les amoureuses des petites pièces , sans porter plus haut son ambition , elle pourra y faire quelque plaisir , parce qu'elle ne manque ni d'agrémens ni d'intelligence. Nous l'invitons à perdre de sa roideur , pour prendre de l'aisance & de la grace ; à s'animer davantage , à jouer ses rôles au lieu de les *réciter* , à ne pas prendre le *pleurnichement* (qu'on nous passe cette expression) pour de la sensibilité , & alors elle parviendra à se rendre supportable , & à remplir son emploi

sans déplaisirs. Il est cruel cependant de penser que la succession des tems , & l'ordre établi à la comédie , feront monter par la suite la Dlle. Olivier à l'emploi des premieres amoureuses , & qu'on lui verra jouer la coquette du *Misanthrope* , l'amoureuse du *Tartuffe* , &c. &c. car , en acquérant des années , il est sûr qu'elle perdra de ses charmes , & fort incertain qu'elle puisse obtenir les qualités nécessaires pour bien jouer ces rôles. Quand le public cessera-t-il donc d'être la victime de tous ces arrangemens , & pourquoi faut-il que ce soit le plus ancien , & non pas le meilleur , qui soit à la tête d'un emploi ? Un comédien médiocre fera tel toute sa vie , & ne peut même qu'empirer en vieillissant. Nous convenons aussi que celui qui a un véritable talent , l'accroît par l'usage & le travail ; mais il est des rôles où son âge même le rend incapable de faire illusion , & il n'est pas donné à tout le monde de jouer Lindor à cinquante ans , & d'y faire presque autant de plaisir qu'à vingt.

Ces dernieres réflexions sont étrangères à la Dlle. Olivier : mais il est plusieurs de ses camarades auxquels elles pourront convenir. Nous engageons cette jeune actrice à regarder sa réception moins comme une récompense que comme un encouragement ; & puisque la voilà fixée irrévocablement à notre théâtre , nous suivrons ses progrès avec intérêt , & nous aurons soin de faire part au public du résultat de nos observations.

Nous apprenons à l'instant que le sieur Grammont n'est plus à ce théâtre, & que les supérieurs ont senti enfin la nécessité de le congédier. Il nous semble qu'il eût mieux valu saisir l'époque où le parterre lui avait signifié son arrêt d'exclusion pour le faire disparaître. Mais on a craint de céder en quelque chose au goût du public ; & c'est moins pour le satisfaire , que par des raisons particulières & que nous ne chercherons pas à approfondir , qu'on l'a délivré du sieur Grammont,

Par M. G. D, L. R,

Ouverture. Piece nouvelle.

LE mardi 9 avril 1782 sera sans doute une époque à jamais mémorable dans les fastes dramatiques. C'est en ce jour qu'après douze années d'absence la comédie est revenue dans son véritable centre, & que Thalie & Melpomene sont rentrées dans leur patrie. Ce n'est point un préjugé que l'idée où nous sommes que le déplacement de la comédie tournera au profit de l'art ; & cette vérité se manifesterait bien plus vite, si l'on eût laissé subsister le parterre debout & à 20 sols ; c'était le vœu de tous les gens de lettres , celui même d'une partie des membres qui composent l'administration ; mais des considéra-

tions particulieres l'ont emporté sur le bien général, & , comme il n'arrive que trop souvent , le public a été sacrifié au caprice de quelques hommes en place.

Ce serait ici le lieu de parler du local de la comédie , & de donner une description détaillée de l'intérieur de ce nouveau temple. Mais ces détails n'étant point du ressort de l'homme de lettres , nous nous bornerons à dire aujourd'hui que la salle est précédée par un superbe portique , auquel on monte par deux escaliers opposés ; qu'il y a quatre rangs de loges , y compris une galerie avancée , qui tourne autour des premières ; sans parler d'un cinquième qui est au ceintre , & ne fait pas partie de la décoration intérieure de la salle. On a pratiqué aussi au-dessous de la galerie un rang de loges grillées : ce ne sont ni les meilleures , ni les plus commodes ; mais les gens du monde les préfèrent , afin de n'être pas confondus avec le public. Le plafond , absolument circulaire , est décoré de bas-reliefs & d'arabesques. Autour sont les douze signes du zodiaque ; & au-dessus du *proscenium* , Melpomene & Thalie soutenant une lyre. L'avant-scène est d'une belle proportion , & le théâtre d'une grande étendue. Voilà tout ce que nous dirons aujourd'hui de la nouvelle salle. Une description plus détaillée ne satisferait pas encore les étrangers , & serait superflue pour nos lecteurs Parisiens. Si cependant le public la desirait , nous nous empresserions de le satisfaire , en acceptant

les secours que quelques artistes célèbres ont bien voulu nous offrir en cette occasion.

Ce monument a été construit sur les dessins de MM. de Peyre & de Wally , & nous pouvons dire qu'il leur fait le plus grand honneur.

Les comédiens , desirant ouvrir leur théâtre par un ouvrage analogue à la circonstance , se sont adressés à quelques hommes de lettres. Il y a eu une espèce de concours. M. Imbert l'a emporté ; & c'est sa pièce qui a été adoptée pour consacrer cet événement.

Cette comédie , en un acte & en vers libres , est intitulée : *L'Inauguration du théâtre français.* (a) C'est un assemblage de scènes épisodiques , remplies par des personnages allégoriques.

Mercure ouvre la scène. Il annonce l'arrivée de Melpomene & de Thalie , & commande aux génies de préparer tout pour les recevoir.

Que ces lauriers en couronne treffés

Par ordre en tous lieux soient placés.

C'est le digne ornement de l'enceinte où nous sommes :

Le laurier fut toujours le luxe des grands hommes.

Un personnage inconnu se présente ; c'est la Cabale , qui vient visiter les lieux , & prendre ses mesures

(a) Elle est imprimée in-8°. de 32 pages. Paris, Dessenne. Prix, 1 liv. 4 s.

pour exercer son ministère. Elle regrette beaucoup la suppression du parterre , qui lui fournissait les moyens de se manifester sans être connue ; au lieu que , par le nouvel arrangement , tous les spectateurs étant assis , il lui sera difficile de remplir son office. Mercure lui conseille de se retirer , pour éviter la rencontre d'Apollon. Cette scène a rappelé la dixième , *de la nouveauté* : ce qui n'empêche pas que les détails n'en soient fort agréables. Apollon paraît, Mercure lui demande qui cueillera les lauriers dont le théâtre est embelli.

A P O L L O N.

Qui ? Les auteurs sublimes.

M E R C U R E.

C'est payer dignement leurs efforts magnanimes ;
 Mais si le seul génie a désormais des droits
 Aux lauriers dont j'ai fait investir ces colonnes ,
 Tout franc , vous trouverez , je crois ,
 Moins de têtes que de couronnes.

A P O L L O N.

.
 J'honore le génie ; il m'est cher ; il doit l'être.
 Mais faut-il ajouter , quand il a disparu ,
 Au regret de l'avoir perdu ,
 Le désespoir de le voir reparaitre ? &c.

Cette scène est interrompue par l'arrivée d'un auteur tragique , qui voit tout en noir , & vient examiner si le *théâtre est vaste , élargi dans ses flancs ;*

Si l'on peut sans tumulte , en ordre solennel ,
Y faire défilér des convois mortuaires ;
Si de mainte poulie on a garni le ciel ,
Pour accrocher des lampes funéraires ;

.
Enfin , si l'on a su , dans un goût neuf , charmant ,
Y ménager adroitement
Des échos pour les cris funebres.

Un auteur comique qui l'accompagne , est conduit par des motifs tout différens. Il vient voir

. Si les décorateurs ,
Si les peintres pourront assortir leurs couleurs
Aux tirades que je compose ;
Imiter la fraîcheur qui distingue , je croi ,
Mes madrigaux ; il me faudrait à moi
Une falle couleur de rose.

Chacun vante son talent. Mais l'auteur tragique ne voit dans Corneille que des scènes , & l'auteur comique que des vers dans Racine. Apollon leur conseille d'éviter la rencontre de Melpomene & de Thalie , qui pourraient fort bien

Siffler vos madrigaux , bâiller à vos convois.

Les auteurs veulent rester. Mais l'apparition de

la Critique les fait tomber en faiblesse , & en délivre Apollon. Les deux muses dramatiques arrivent accompagnées , Melpomene du génie de Corneille ; Thalie , de celui de Moliere. Ces deux génies parlent de leurs successeurs.

Regnard , vif & brillant , armé de la faillie ,
A fait rire , en peignant le *joueur* furieux ;
Destouches , sur la scène un peu trop ennoblie ,

A corrigé le *glorieux* ;

Dufresny , dont j'aimai la verve originale ;
Dancourt , gai , naturel , quelquefois emporté
Par son humeur trop jovial ;

Le tendre Lachausée un peu sobre en gaité ,

Et le Sage qui , plus caustique ,

Du sel de l'épigramme anima ses tableaux ;

.

Et n'ai - je pas naguere enrichi l'Hélicon

De la *Métromanie* , ouvrage que Moliere

Avoûrait , j'en suis caution ?

Il était difficile de mieux caractériser nos bons auteurs comiques & leurs principales productions , & nous regrettons que les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de faire connaître la tirade où le génie de Corneille caractérise les trois successeurs du pere de la tragédie. Pendant cet entretien , le Mauvais - Goût s'est glissé furtivement au milieu de l'assemblée. Apollon le fait disparaître d'un coup de sifflet. Cette idée paraît avoir été empruntée à

M. Palissot , qui en a tiré un parti fort agréable dans le dixieme chant de sa *Dunciade*. Melpomene & sa sœur arment ensuite un acteur tragique & un acteur comique ; la premiere , de son poignard ; la seconde , de l'épée de Crispin. La toile du fond se leve , & laisse voir les bustes des grands hommes qui ont parcouru avec gloire la carrière du théâtre. Apollon ordonne aux génies de les couronner , & la piece est terminée par une marche générale.

Il y aurait de l'injustice à vouloir juger avec sévérité un ouvrage de circonstance , destiné à ne paraître qu'à l'époque qui l'a fait naître , & que le tumulte affreux qu'il y a eu le jour de l'ouverture a empêché d'entendre & d'apprécier. Il a été écouté plus tranquillement le lendemain , & a eu un succès qui aurait dû empêcher l'auteur de le retirer après cette seconde représentation. Ceux qui le liront , y trouveront de la facilité , de la gaieté , des intentions comiques , & des idées saines en littérature. On y reconnaît l'auteur du *Jaloux sans amour* , & l'on ne peut que désirer de voir M. Imbert se présenter souvent dans une carrière que nous le croyons né pour remplir avec avantage.

L'*Inauguration* a été suivie d'une représentation d'*Iphigénie en Aulide* , qui s'est ressentie du trouble inséparable d'une ouverture à un nouveau théâtre. Tous les acteurs semblaient avoir perdu la tête ; mais le public qui l'avait un peu mieux conservée ,

a hué considérablement la Dlle. Raucourt dans le rôle de Clitemnestre , sans que la présence de la reine & des princes du sang pût modérer sa sévérité. La Dlle. Sainval , dans le rôle intéressant d'Iphigénie , a recueilli de nombreux applaudissemens , & le sieur Larive a paru faire plaisir dans celui d'Achille , que nous lui avons vu souvent beaucoup mieux jouer que ce jour - là.

Il n'y a point eu de compliment. On a pensé que l'*Inauguration* devait en tenir lieu ; mais il faut espérer qu'on n'en a pas perdu l'habitude.

Par M. G. D. L. R

PIECES FUGITIVES.

*Vers faits par un Epinglier , pour Mad. la Comtesse
du Nord.*

OSEZ , épingle glorieuse ,
Sortir de votre obscurité.
Passez dans la main gracieuse
De l'amour & de la beauté.
Sur son auguste diadème ,
Epingle , si l'on vous admet ,
Humble dans cet honneur suprême ,
Attachez-vous avec respect.
Sur-tout n'ayez point de faiblesse ,

Il faut éviter tout excès ;
 Pour servir toujours ma princesse ,
 Epingle , ne ployez jamais.
 Enfin , chef-d'œuvre de mon zèle ,
 Gardez - vous bien de la piquer :
 Si par vous son sang doit couler ,
 Je verserais le mien pour elle.

T A B L E.

<i>Les Jardins , ou l'art d'embellir les paysages.</i>	page 3
<i>Nouveau voyage en Espagne , &c. Troisième extrait.</i>	22
<i>Henriette de Gerstenfeld , &c.</i>	37
<i>Poésies Helvétiques.</i>	56

T H É A T R E S.

<i>Retraite & réception.</i>	86
<i>Ouverture. Pièce nouvelle.</i>	88

P I E C E S F U G I T I V E S.

<i>Vers faits par un Epinglier , pour Mad. la Comtesse du Nord.</i>	95
---	----

N O U V E L L E S

P O L I T I Q U E S .

T U R Q U I E .

CONSTANTINOPLE. Nous parlâmes le mois précédent de l'incendie qui avait éclaté le 30 juin en cette capitale de l'Empire Ottoman : un second , plus terrible encore , se manifesta le 25 juillet vers les six heures du soir , dans le quartier de Balata , presque entièrement occupé par des juifs , & dura plus de quinze heures de suite ; alors on se crut délivré : mais le 26 , le feu reparut de nouveau en trois endroits différens ; & prenant trois directions opposées , le danger ne cessa entièrement que vers les onze heures du soir. Enfin , le 21 août le feu éclata vers les dix heures du soir dans le quartier de Giamaja , vis-à-vis de l'arsenal : on n'est parvenu à l'éteindre que le matin du 24. Cet incendie a réduit la moitié de la ville en cendres ; plusieurs édifices publics & une immense quantité de maisons particulières ont été la proie des flammes. Ces incendies si fréquens prouvent le mécontentement du peuple contre l'administration. Aussi le grand-seigneur a-t-il enfin été obligé de céder au torrent , & de reléguer le grand-visir , peu après la dernière catastrophe , à Démotica. Son successeur , dans le poste délicat de premier ministre , est Hadschijesen-Mehemed pacha , ci-devant aga des Janissaires.

La peste , dont on redoutait également les ravages

Octobre 1782.

G

ges, n'a pas continué : les vents & la sécheresse en ont arrêté les progrès. Ce fléau n'a duré que deux ou trois semaines : on ne le craignait déjà plus le 6 août.

La Porte a, dit-on, résolu d'envoyer dans la Morée un pacha, pour y fixer sa résidence. Elle se flatte de parvenir par ce moyen à étouffer l'esprit de révolte qui domine depuis si long-tems dans cette province.

Le public croit que ce sera le capitain-pacha qui sera envoyé en cette qualité, & qu'il sera remplacé par Melek-Mustapha, bacha d'Egypte, dans le poste qu'il occupe maintenant.

R U S S I E.

Petersbourg. Divers couriers arrivés dernièrement, écrit-on de cette capitale en date de 12 août, aux ambassadeurs de France & d'Espagne, auront apporté à ceux-ci les réponses de leurs cours aux propositions de paix qui ont été faites, dit-on, par les deux cours impériales ; mais il ne transpire rien sur la nature des propositions, ni sur celle de leurs réponses.

Quant aux affaires de Crimée, on a lieu de croire qu'elles sont d'une espèce très-embarrassante, ou au moins délicate. On fait marcher des troupes vers les frontières de la Tartarie & de la Turquie, avec un train d'artillerie. Le retour du courier expédié à Constantinople, donnera des lumières sur l'état des affaires de la Crimée, & sur les dispositions du grand-seigneur à cet égard.

Tous les chantiers de cet empire sont employés à la construction de nouveaux vaisseaux, & l'on espère qu'avant peu notre marine encore faible, acquerra des accroissemens assez considérables pour ne rien envier aux plus grandes puissances maritimes.

S U E D E.

Stockholm. Le prince dont la reine est accouchée dernièrement , a été baptisé le 5 août ; les parrains & marraines sont la reine de France , l'impératrice de Russie , le roi de Prusse , le roi de Dannemarck , le duc & la duchesse de Sudermanie , le duc d'Ostrogothie & la princesse de Suede. Il a été nommé Charles-Gustave. Après les cérémonies du baptême , qui se firent avec beaucoup de solennité , le roi lui mit le cordon de l'ordre des séraphins.

A L L E M A G N E.

Vienne. M. Naco , seigneur des terres de Saint-Miclos & de Marienfeld , dans le comté de Torendal , y a fait l'essai d'une plantation d'arbres à coton , qui viennent très - bien , & donnent l'espérance du plus grand succès.

Le voyage de l'empereur en Bohême n'aura pas lieu cette année. Les médecins n'ont pas jugé ce voyage convenable à la santé de S. M. I. Ils ont craint que , vu la saison , le mal d'yeux qu'elle a déjà souffert n'augmentât & ne devînt plus dangereux. Le camp qui devait avoir lieu aux environs de Prague a en conséquence été contre - mandé.

Un nouvel édit de l'empereur défend aux divers tribunaux des états héréditaires d'admettre aucun procès où il ne s'agira que de simples promesses de mariage. L'intention de S. M. I. est , que ces promesses à l'avenir soient regardées comme nulles.

Hambourg. Suivant des lettres de Berlin , le baron de Hertzberg , ministre d'état , envoyé en Poméranie il y a quelque tems , est de retour actuellement , & a fait rapport à S. M. que , moyennant soixante mille écus , il était possible de mettre le port de Schwinemunde en état de recevoir les plus gros bâtimens. On assure que le roi a en conséquence proposé

à la régence de Poméranie d'avancer cette somme, en considération des avantages qui en résulteront pour cette province.

Les cours de Vienne & de Dresde font, dit-on, en négociation pour un traité de commerce & d'amitié.

I T A L I E.

Livourne. On dit le pape incommodé, & l'on ne croit pas que le consistoire, indiqué pour le mois de septembre, mais dont le jour n'était pas fixé, ait lieu. On croit que l'état du S. Pere pourrait le faire retarder.

Un chiaou de la sublime Porte, avec des firmans tant pour notre régence que pour celle de Tripoli & d'Alger, écrit-on de Tunis, est arrivé ici le 24 juin. Ces firmans contiennent des propositions du grand-seigneur, pour faire la paix entre les régences barbaresques & S. M. Sicilienne, à des conditions, dit-on, très-avantageuses; cependant on ne croit pas que cette négociation ait le succès désiré, parce que les états de la côte de Barbarie ne subsistent que du fruit de leurs pirateries, étant d'ailleurs absolument privés de commerce, & qu'étant actuellement en paix avec tous les princes chrétiens hors de la Méditerranée, & la république de Venise, qui observe ponctuellement ses traités avec eux, ils sont sur le point d'en conclure un avec l'empereur & le grand-duc de Toscane. Il ne leur reste que les sujets du roi des Deux-Sicules, sur lesquels ils peuvent armer en course; & malgré la marine de S. M. elles sont souvent heureuses; en sorte qu'on ne pourrait les engager à se prêter aux vues de la Porte, sans leur offrir un présent annuel proportionné à la valeur des prises que font leurs corsaires.

E S P A G N E.

Madrid. Les nouvelles de Gibraltar, du 24 août, portaient, qu'on faisait à cette époque un feu très-

bruyant , mais peu meurtrier , toutes les nuits. Le 21 , on avait réussi à mettre le feu aux nouveaux ouvrages , la canonnade redoubla ; en moins de trois heures on tira plus de trois cents coups de canons ; il y eut vingt-sept toises de brûlées , mais ce dommage était réparé dès la nuit suivante. Les travaux de terre étaient presque à leur perfection ; mais on attendait tout le succès de l'attaque par mer.

Les lettres de Cadix , du 20 août , disaient que l'on avait mis un embargo sur tous les bâtimens du port que l'on chargeait en munitions , vivres & rafraîchissemens : ce qui annonçait que la flotte combinée serait bientôt dans les eaux de cette place , & qu'elle avait ordre de tenir la mer jusqu'à la décision du siège , les navires ravitailleurs étant plus que suffisans pour lui fournir tous les secours dont elle pourrait avoir besoin. Le 28 , on n'avait point encore aperçu l'escadre combinée ; mais on savait qu'elle n'était pas éloignée. On comptait qu'au lieu de s'arrêter dans le port , elle devait se rendre à Algéfires pour être à portée de fournir aux assiégeans un renfort en matelots & en canonniers , & pouvait de là mieux s'opposer à toute escadre anglaise qui viendrait se présenter au détroit.

A N G L E T E R R E.

Londres. Les nouvelles de l'Amérique septentrionale n'ont point encore fixé nos incertitudes à l'égard du capitaine Apgill. Lippencot a été absous par sentence du conseil de guerre , tenu à l'occasion du meurtre commis en la personne du capitaine Américain Huddy , que cet officier loyaliste avait fait pendre. Son avocat a soutenu que les Treize - Etats - Unis , ainsi qu'il leur plait de se faire appeler , étant déclarés par acte du parlement Britannique , être dans un état de rébellion , on peut mettre légalement à mort des rebelles , & en conséquence on ne peut former de plainte en justice

pour homicide commis contre de pareils criminels. Cette sentence augmente nos anxiétés sur le sort du capitaine Apgill ; mais on a encore quelques espérances , parce que plusieurs personnes s'intéressent pour lui. Le comte de Rochambeau , qui commande l'armée française en Amérique , est un de ses protecteurs les plus zélés. On dit même qu'à sa requision cet infortuné a été admis sur sa parole.

Le prince Guillaume-Henri , que l'on disait être mort , vit encore : une chute malheureuse lui a fait sortir de la jointure l'os de l'épaule avec fraction du muscle ; en sorte que , ne pouvant plus être emboîté , il ne pourra plus se servir du bras. La fièvre survenue par cette luxation a été dissipée par l'usage du quinquina. Ce prince est le troisième fils de S. M. Il se destine au service de la marine , & est allé en Amérique avec l'amiral Digby.

Plusieurs résolutions prises dans différentes provinces des colonies de l'Amérique septentrionale annoncent qu'elles sont toujours très-résolues à continuer la guerre jusqu'à ce que leur indépendance soit assurée par la paix. Aussi la nouvelle de la soumission de quelques-unes , annoncée dans plusieurs papiers publics , & de leur réunion à la mère contrée , est-elle tombée entièrement.

Un exprès arrivé de Savanah à New-Yorck , a apporté des lettres de cette place , datées du 6 août , portant qu'après l'évacuation de la Géorgie par les troupes Britanniques , les réfugiés qu'on avait laissés dans cette province , s'étaient emparés de Savanah & y élevaient de nouvelles fortifications ; que leur dessein était , malgré l'abandon de la Grande-Bretagne , de se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; que déjà ils avaient repoussé avec vigueur les efforts des Américains sous les ordres du général Mathew , qui avait été

bleffé lui-même si dangereusement que l'on craignait pour sa vie.

On n'a point de nouvelles intéressantes des isles ; il ne s'est passé non plus aucun événement important aux Indes Orientales.

On ne fait point encore positivement où est actuellement la grande flotte de Howe ; on fait qu'elle a été battue par les vents les 17 , 18 & 19 septembre. Plusieurs bâtimens marchands qui allaient sous son escorte , & des munitionnaires sont rentrés dans différens ports, endommagés. On fait que d'autres ont péri, & l'on craint que les effets de ces bourrasques n'aient été très - funestes.

On est rassuré sur le convoi de la Baltique , pour lequel on craignait les vents & les Hollandais ; les uns & les autres l'ont respecté , & ce convoi est heureusement arrivé dans les ports de ce royaume.

F R A N C E.

Paris. Les nouvelles arrivées du camp devant Gibraltar sont du 14 septembre : elles nous annoncent qu'à cette époque les batteries flottantes étant construites , on avait pensé à les mettre en usage. Elles partirent le 13 , à sept heures du matin , de Puente-Majorca , & sur les neuf heures elles s'embofferent à deux cents cinquante toises de la place , entre le vieux & le nouveau mole , malgré les batteries ennemies ; que dès ce moment le feu des lignes , des prames & de la montagne de Gibraltar avait été d'une vivacité dont on ne peut se former une idée. Enfin , le 14 , toutes les espérances que l'on avait conçues d'une attaque aussi vigoureuse s'évanouirent , les batteries flottantes furent détruites par les boulets rouges que l'on tira de la place ; à midi elles avaient toutes sauté. Elles ont reçu plus de quatre mille boulets rouges. Sept furent détruites par le feu de l'ennemi ;

& les trois autres , ne pouvant être remorquées par la violence du vent , furent brûlées par les équipages au moment où ils les abandonnerent. On doit rendre justice au général Elliot. Sans son humanité , la perte aurait été plus considérable ; mais dès qu'il vit les prames hors d'état de lui nuire , il fit cesser son feu , & fit partir plusieurs chaloupes au secours des malheureux qui s'étaient jetés dans la mer pour ne pas périr dans le feu. Le 15 , il envoya au duc de Crillon l'état des prisonniers qu'il avait faits en cette occasion. Il montait à trois cents quatre-vingt-cinq , dont vingt-sept étaient blessés , & desquels il promettait d'avoir soin comme des siens. Suivant la gazette de Madrid du 24 septembre , on comptait quarante-un tués dans les troupes Espagnoles , cent & deux blessés grièvement , cent légèrement , deux cents quatre-vingt-un prisonniers & quatre-vingt-quatorze égarés. Les Français ont eu quarante-cinq hommes tués , trente-quatre blessés , onze prisonniers , & onze égarés. Plusieurs égarés étaient de retour à Algésires.

Un courier parti du camp le 22 septembre annonçait que , malgré l'échec du 14 , le siege continuait , & que les batteries de terre faisaient un feu épouvantable , auquel la place ne répondait pas. L'armée combinée allait mettre à la voile pour aller au-devant de l'amiral Howe ; c'est du sort qu'aura l'entreprise de celui-ci que dépend celui de Gibraltar.